

METS TES PALMES

féministe *



riviera

revue

palmeé

QUATRE

novembre 2022



METS TES PALMES

Splash!
Pas plouf, couic?

Une revue sur la mort? Ce quatrième numéro serait-il notre épitaphe? Non, nous ne sommes pas des fantômes qui vous parlons (même si l'idée d'un fantôme palmé nous fait mouiller), mais avec l'esprit de révolte qui nous caractérise, nous revenons hanter les eaux nauséabondes du capitalo-patriarcat!

Nous avons quand même disparu quelque temps, dites-vous? Oui, et il nous semble important de revenir sur cette dernière année. La pandémie, les impératifs productivistes, des crises personnelles et politiques ainsi que des tensions à l'interne du collectif nous ont forcé.e-x-s à faire un pas de côté et souffler. Ce temps nous a permis de nous rendre compte que même en tendant vers un militantisme safe et bienveillant, il nous a été difficile de ne pas recréer les dynamiques pourries du système capitaliste au sein de notre association. Ce numéro consacré au thème de la mort signe paradoxalement notre renouveau, avec de nouvelles voix qui nous assurent de pouvoir continuer l'aventure.

La mort, donc. Ce sujet peut paraître étonnant pour une revue féministe*. Pourtant, la mort n'est pas hors de la vie: elle reconduit les discriminations et les rapports de pouvoir genrés, capitalistes, spécistes, etc. contre lesquels nous nous battons. C'est pour cela que nous voulons lever le voile autour des pratiques, des rituels et des métiers liés à la mort. Comment l'aborder? De manière concrète, matérielle: quelle est la façon la plus écologique d'inhumer un corps? Existe-t-il des lobbies funéraires? Les animaux non-humains vivent-ils le deuil? Faut-il déprivatiser les larmes? Sans oublier ses déclinaisons symboliques: la mort comme une renaissance et une quête de sens, ou comme excuse pour écrire des horoscopes funestes.

Inspirez, bloquez, expirez, car dans cette revue, vous plongerez en compagnie d'une faucheuse palmée.

L'équipe de Mets tes palmes



Rites funéraires, 8–10
la mort a-t-elle un genre ?

Réflexion

Quand tout est chaos, 11–13
se tourner vers la psychologie existentielle

Chronique psy

Les fossoyeuses 14–23

Interview

Quand les poules sont tristes aussi 24–25

Chronique antispéciste

Pertes fruitées 26–27

Chronique sanglante



Crôa Crôa Bye Bye 28, 33, 39, 48, 54

Performance

Astro-funérailles sur mesure 29–32

Astro

Retour sur l'atelier FFIFA 34–38

Retour

Pour un lacrymal collectiviste 40–43

Chronique humide

De l'anthropophagie au cannibalisme 44–45
sexuel et amoureux

Critique

La mort dans un champ de lavande 46–47

Recommandation

Mort en boîte (à livres) 50–53

Écriture libre

rites funéraires

la mort a-t-elle un genre ?

La mort a-t-elle un genre ?

La mort *fait genre* en tout cas.

Elle fait genre d'être un événement, un phénomène, un rite ou un rituel, une transition ou encore une tradition culturelle faite pour les mort·e·x·s alors qu'en réalité... la mort s'adresse bel et bien aux vivant·e·x·s. Il faut savoir que les rites sont toujours, et de manière inextricable, genrés. De ce fait, le rite funéraire, qui codifie culturellement la mort comme événement communautaire, n'échappe pas aux normes genrées de la société dans laquelle il s'inscrit.

Parce que la mort organise le vivant, elle influe sur nos pratiques culturelles. Comme Youki Vattier l'annonce en introduction de son livre, *Réenchanter la mort* : « Les rites ne sont pas seulement une nécessité individuelle. Par définition toujours collectifs, ils sont aussi, et peut-être surtout, une nécessité communautaire. Ils fédèrent, renforcent le sentiment d'appartenance, régénèrent les solidarités. Devant les grands défis de la vie, magistralement, ils font société. »¹ La Mort crée la Vie en quelque sorte (eh oui, ça dégaine les majuscules pour l'occasion). Mais surtout, les rites funéraires sont donc, tout comme le genre, *construits* culturellement.

Et si elle est structurelle de la vie, la mort, ainsi que les rites funéraires qui la codifient comme événement transitoire, reflètent eux aussi les normes sociales qui font la société dans laquelle nous vivons touxtes. Certain·e·x·s d'entre vous le savent peut-être déjà, mais l'on vit actuellement dans des sociétés où l'hégémonie de la norme patriarcale fait que les pratiques genrées² se retrouvent dans tous les rites qui constituent la culture et ce, depuis le Néolithique pour ce qui est de l'Europe de l'Ouest. Durant cette période, qui survient environ 5000 ans av. J.-C., les populations Ouest-européennes commencent à se sédentariser ; cette sédentarisation permet l'apparition de l'agriculture, mais aussi de la hiérarchisation sociale. Elle est visible notamment dans les tombes monumentales monolithiques retrouvées dans le golfe du Morbihan en Bretagne. En effet, quand on construit une sépulture de la longueur d'un stade de foot, comme le tumulus d'Er Grah, on peut se douter du statut des heureux·se·x·s élu·e·x·s qui y seront inhumé·e·x·s. Une étude parue en 2021 fait l'hypothèse du développement

d'une hiérarchisation non seulement de rang social mais également entre les genres à cette époque et dans cette région depuis l'avènement des premières civilisations³.

Encore aujourd'hui, dans certaines cultures, la mort (comme pour beaucoup d'autres événements autour desquels s'organise une communauté) signe la séparation des genres. Les *femmes* d'un côté et les *hommes* de l'autre, et ce, au sens le plus essentialiste du terme⁴. C'est triste à mourir car, bien souvent, cela a pour conséquence de priver certaines personnes d'expérimenter d'autres formes de deuil (en solitaire ou en communauté) en les restreignant à une seule expérience du rite funéraire et parfois même, à n'avoir la possibilité d'exprimer qu'une seule émotion, plutôt que la palette des émotions possibles face à un tel événement. On attend, par exemple, des *vrais mecs* qu'ils ne pleurent surtout pas et prennent immédiatement de la distance avec leur douleur, des *femmes* qu'elles soient catastrophées – même si on enterre, par exemple, leur père abusif ou leur mari violent. Tout cela à cause de la performance de rôles genrés qui sont attendus, non pas tant des mort·e·x·s que des vivant·e·x·s !

Ceci entraîne une distribution inégale et très stéréotypée des rôles qui organisent et structurent le rite funéraire. Ainsi, non seulement les *femmes* auront plutôt tendance à être assignées à des performances très expressives du deuil pouvant se traduire par des pleurs, des sanglots, des cris ou encore des chants bien visibles et audibles de touxtes, les poussant ainsi une de fois de plus à endosser des rôles définis comme plus « émotionnels », elles devront aussi assumer des rôles dits de *care* et d'accueil, s'occupant ainsi du bon déroulé de la cérémonie par exemple, ou encore de s'assurer que les invité·e·x·s (s'il y en a) soient bien écouté·e·x·s, nourri·e·x·s, accueilli·e·x·s, etc.

De plus, la division des tâches par rapport au genre, avec les enfants du côté des *femmes*, semble régner lors de diverses cérémonies funéraires. Dans bon nombre de cultures, les veillées funèbres sont ainsi organisées, gérées et présidées par un groupe composé exclusivement de *femmes*, comme en Sicile, par exemple. Lesdites veillées se déroulant traditionnellement dans une maison familiale, elles doivent ainsi prendre soin du corps de la mort·e·x, accueillir les personnes qui viennent lui rendre hommage et, tout ceci, en plus de surveiller les (jeunes) enfants qui sont confinés dans l'espace domestique à leurs côtés. Les *hommes*, eux, assureront plus facilement des rôles de gestion du rite ; à vrai dire, ce sont surtout des rôles de « façade » qui donneront un aspect officialisant au rite, et ce, parce qu'ils sont encouragés par la tradition patriarcale en ce sens. La mort ? *Business as usual* pour les *hommes*. Ainsi, ils procéderont, dans certaines traditions, à des discussions en petits groupes exclusivement masculins, dans une sorte de réplique culturelle des rites qui marquent la vie tels que la naissance, le mariage, etc. N'oublions pas que toute la religion catholique est basée sur ce même système patriarcal où la Sainte Trinité :

le Père, le Fils et le Saint-Esprit, désignent bel et bien un groupe totipotent, omniscient et, surtout, exclusivement masculin. Il est flagrant que la chrétienté favorise, voire n'autorise, que des figures masculines à accéder aux positions de pouvoir. Tant dans la symbolique que dans l'institution religieuse suprême que représente le Vatican ainsi que les ordres hiérarchiques associés. C'est l'éternel *boys club* où ils se posent alors en figures de proue, chefs, patriarches, pères, grands décideurs, etc.

Même si les *femmes* ont pu se retrouver à s'occuper des mort·e·x·s à domicile, il est à noter qu'une transition s'opère à partir du XIX^e dans les pays chrétiens industrialisés, où le monde de la mort et les rites qui y sont associés se professionnalisent⁵. « Croque-mort » ou « gérant de pompes funèbres » deviennent des métiers rémunérés, et petit à petit des entreprises importantes qui brassent les corps comme l'argent voient le jour. Cette commercialisation est liée de près à une forme de déritualisation et d'aseptisation de la mort, mais aussi à une inversion des rôles genrés qui dominaient par le passé. Lorsque le métier devient lucratif, soudainement, on a recours au vieux stéréotype et mythe selon lequel les *femmes* seraient des créatures plus sensibles que les *hommes* et donc, on les « protège » de ce genre de vision par le biais d'un paternalisme soi-disant « bien-pensant » en les excluant. Depuis la fin du XX^e, la tendance s'inverse grâce à « une diminution du pouvoir clérical masculin et une augmentation de la spiritualité féminine et de la volonté des *femmes* d'accéder à des fonctions religieuses officielles »⁶; malheureusement, on reste sur un partage genré par des biais essentialistes – les femmes souvent ramenées à des pratiques de *care* soi-disant par instinct ou douceur innée. Comme le soulignent Mariske Westendorp et Hannah Gould, « dans le secteur funéraire contemporain, les idéaux essentialistes des compétences "féminines" (comme la communication, l'empathie et le *care*), qui étaient autrefois utilisés pour exclure les *femmes*, sont maintenant employés pour justifier leur participation au secteur (Pruitt 2017) »⁷. Pour autant, on se réjouit de la présence accrue de personnes sexisées qui font bouger les choses dans ce milieu, comme Sarah Joliat et Noémie Cossy, interviewées aux pages 14 à 23.

La mort s'inscrit donc dans la continuité patriarcale de la vie, via un système de pratiques soi-disant « traditionnelles » – des pratiques qui se retrouvent au cœur des rites funéraires. Mais bon, au final, il me semble que la plupart de ces rites servent surtout à rassurer les vivant·e·x·s du fait qu'ils font tout bien, du coup ce serait cool que chacun·e·x puisse expérimenter le deuil et les rites funéraires de diverses façons, sans pour autant avoir à se restreindre au moule « traditionnel » dicté par l'ordre patriarcal. Depuis quelques années, de nouvelles formes de deuil et d'hommages funéraires affluent sur la toile. Ainsi, le rite funéraire connaît un renouveau, parfois subversif en termes de genre, et de nouveaux espaces se créent alors, tant dans le monde numérique que dans la mémoire collective qui se crée autour de nos mort·e·x·s.

Recommandations

- CLAVANDIER Gaëlle. « Rituels funéraires et croyances » dans *Sociologie de la mort: vivre et mourir dans la société contemporaine*. Armand Colin. 2009.
- BOURDELOIE Hélène & BRUN Victoria. *Le genre et la classe des hommages funéraires en ligne. Enquête sur une plateforme mémorielle*, dans *Frontières*. vol. 32. 2021.
- Rites funéraires. www.hls-dhs-dss.ch. 2011.
- VASSAS Claudine. *En Roumanie, l'autre moitié du rite: les cuisinières des morts*, dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*. vol. 14. 2001.

- 1 VATTIER Youki. *Réenchâter la mort*. Actes Sud Nature. 2018. p. 8.
- 2 Elles-mêmes souvent binaires, hétéronormées (c'est-à-dire qui considèrent l'hétérosexualité comme la norme en matière d'orientation sexuelle), et pratiquées par des acteur·rice·s cisgenres.
- 3 AUGEREAU Anne. *Femmes néolithiques. Le genre dans les premières sociétés agricoles*. CNRS. 2021.
- 4 Dans cet article, les termes de « hommes » et « femmes » en italique se réfèrent aux personnes cisgenres – soit, les personnes qui se conforment aux pratiques genrées qui correspondent traditionnellement au sexe biologique qui leur est assigné à la naissance.
- 5 WESTENDORP Mariske & GOULD Hannah. *Re-Feminizing Death: Gender, Spirituality and Death Care in the Anthropocene*, dans *Religions*. vol. 12. 2021.
- 6 WESTENDORP Mariske & GOULD Hannah. *Re-Feminizing Death: Gender, Spirituality and Death Care in the Anthropocene*, dans *Religions*. vol. 12. 2021. p. 4 (traduction personnelle).
- 7 WESTENDORP Mariske & GOULD Hannah. *Re-Feminizing Death: Gender, Spirituality and Death Care in the Anthropocene*, dans *Religions*. vol. 12. 2021. p. 5 (traduction personnelle).

QUAND TOUT EST CHAOS

SE TOURNER VERS LA PSYCHOLOGIE EXISTENTIELLE

Jusqu'à notre mort, nous serons accompagné·e·x·s par des questions existentielles, qu'on choisisse de les aborder ou non. Pour ceux en plein questionnement existentiel et qui souhaiteraient un cadre théorique sur lequel s'appuyer pour mener à bien leur réflexion, il existe un courant en psychologie dédié à ce sujet. Lors de ma formation de psychologue à l'Université de Lausanne, cette approche a été peu abordée. Ce constat est regrettable, puisque les psychologues – étant elleux-mêmes humain·e·x·s, la plupart du temps, et donc accompagné·e·x·s de leurs propres interrogations existentielles – risquent très probablement de faire face à des patient·e·x·s en pleine crise existentielle. Voici donc une brève présentation de cette approche ainsi qu'un focus sur un de ses thèmes fondamentaux, à savoir: le sens.

La psychologie existentielle est née dans les années 1940. S'appuyant sur les travaux des philosophes existentialistes, cette approche s'intéresse au sens que les personnes accordent à leur vie, à leur rapport au monde, à la mort, aux autres ou encore à leur travail. Elle invite les individus à se questionner sur ces thèmes, en se posant, par exemple, les questions suivantes: «Quels choix de vie ai-je vraiment envie de construire?», «Comment puis-je être davantage moi-même?», «Quel est mon rapport à la mort?»¹. Se poser ces questions est loin d'être un exercice aisé, car cela ne va pas de soi et n'est pas toujours agréable. Pourtant, les psychologues adeptes de cette approche soulignent l'importance de ces questionnements, car cela permet d'obtenir des réponses en cas de doute ou de souffrance, de vivre une vie plus authentique et donc, de vivre en meilleure harmonie avec les autres. Parfois, ces questions sont ignorées pendant des années – voire jamais adressées –, et c'est un événement déclencheur, comme un deuil ou un burnout, qui va amener les personnes à se les poser et à y trouver des réponses plus ou moins satisfaisantes. Il est toutefois important de souligner que, même si ces questionnements sont utiles et peuvent amener des changements réellement bénéfiques, certain-e-x-s n'ont pas le privilège de pouvoir se poser, réfléchir à ces questions et agir. Je pense notamment aux réfugié-e-x-s, aux personnes vivant dans des endroits particulièrement touchés par le réchauffement climatique ou encore aux personnes limitées dans leur marge de manœuvre à cause de leur environnement familial, de leurs moyens financiers ou encore de la discrimination systémique. Contrairement à ce que certaines personnes bénéficiant de privilèges peuvent affirmer, il ne suffit pas de vouloir mettre en place des changements pour pouvoir le faire. Toutexs ne disposent pas des moyens nécessaires.

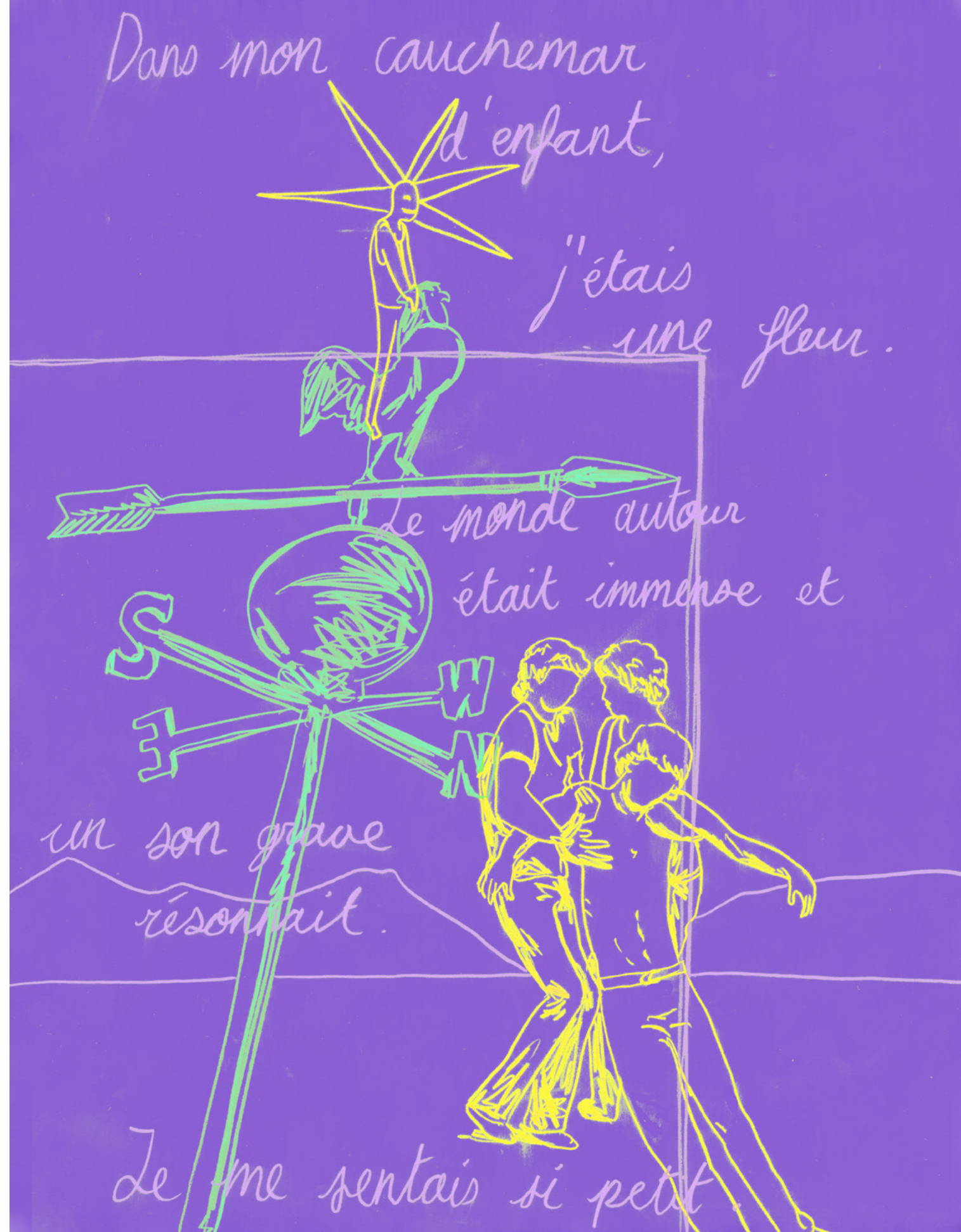
Un des sous-thèmes fondamentaux de la psychologie existentielle est la question du sens. Rappelons que cette approche est née au XX^e siècle, durant une période connaissant des bouleversements historiques et économiques sans précédents (révolution industrielle, Seconde Guerre mondiale, mondialisation, etc.), certains d'entre eux remettant en question la stabilité de notre existence ou illustrant même son absurdité. Le recours à la psychologie existentielle est particulièrement pertinent aujourd'hui: après plusieurs années de pandémie, la guerre en Ukraine ou encore l'urgence climatique – pour ne citer que quelques crises – nombreux-euse-x-s sont ceux qui déclarent ressentir un sentiment d'impuissance, de perte d'espoir et de sens (voir l'article de Julia Steinberger pour le désespoir des gymnasiens-ne-x-s face au réchauffement climatique²). La question du sens est pourtant fondamentale car elle est liée au bien-être, comme l'ont démontré de nombreuses études³ et comme l'illustrent si bien les paroles écrites par Mylène Farmer pour sa chanson Désenchantée: «Mais rien n'a de sens, et rien ne va/ Tout est chaos/ À côté/ Tous mes idéaux: des mots/ Abimés.»⁴ Pouvoir donner du sens à la vie protège: plus les individus trouvent du sens à leur vie, moins ils ont de risque de se donner la mort⁵. Pouvoir trouver des moyens pour donner du sens à sa vie quand elle ne semble plus en avoir est alors primordial. Le problème est que nous

ne vivons pas dans un système permettant, ou du moins valorisant, une telle approche. La logique capitaliste, qui détermine les conditions de notre travail et qui s'introduit également dans notre fonctionnement privé, nous force à nous concentrer sur le «faire» – et faire vite, quitte à ce que ce soit mal fait et que ça n'ait pas de sens – et moins sur «l'être». Les moments de pause, de réflexion et de remise en question ne sont pas privilégiés. Ce n'est pas étonnant qu'il faille parfois que les personnes se retrouvent en crise, comme lors d'un burnout, pour qu'elles se posent ces questions primordiales et qu'elles décident de changer totalement de cap pour se réaligner avec leurs valeurs. Le système capitaliste, de par sa nature profondément injuste et du fait qu'il mène inévitablement à notre perte et à celle des prochain-e-x-s occupant-e-x-s de notre planète, contribue fortement à ce sentiment de perte de sens et d'absurdité de l'existence.

Même si l'on ne peut nier l'impact négatif du capitalisme sur notre capacité à trouver du sens et – à plus long terme – sur notre bien-être, cela ne signifie pas pour autant qu'on ne peut trouver de sens à notre vie de nos jours. Dans plusieurs études, des chercheur-euse-x-s ont demandé à des personnes de citer les facteurs qui donnaient du sens à leur vie. Un de ceux qui ressortent le plus sont les relations sociales⁶. Ainsi, en cas de crise existentielle comme lors d'un sentiment de perte de sens, s'il n'est pas possible de renverser le capitalisme tout-e-x seul-e-x en un jour, il serait alors judicieux de rejoindre une association. Cela pourrait être une revue féministe* de la Riviera vaudoise, par exemple.

Suzanne Badan
Illustration: **Nora Olivares**

- 1 Questions tirées de la liste de 25 questions emblématiques de la psychologie existentielle. BERNAUD Jean-Luc. *Introduction à la psychologie existentielle*. Dunod. 2018. p. 19.
- 2 STEINBERGER Julia. *Un jeune désespoir*. Le Courrier web. 2022.
- 3 Pour un article scientifique, voir GROUDEN Melissa & JOSE Paul. *How do Sources of Meaning in Life Vary According to Demographic Factors?*, dans *New Zealand Journal of Psychology*, vol. 43. 2014. Pour un ouvrage, voir YALOM Irvin. *L'art de la thérapie*. Galaade. 2013.
- 4 FARMER Mylène. *Désenchantée*. 1991.
- 5 OISHI Shigehiro & DIENER Ed. *Residents of Poor Nations Have a Greater Sense of Meaning in Life Than Residents of Wealthy Nations*, dans *Psychological Science*, vol. 25. 2014.
- 6 O'CONNOR Kay & CHAMBERLAIN Kerry. *Dimensions of life meaning: A qualitative investigation at mid-life*, dans *British Journal of Psychology*, vol. 87. 1996.



Les Fossoyeuses

Rencontre avec Sarah Joliat et Noémie Cossy

Dans le cadre de ce numéro dédié à la mort, nous avons souhaité rencontrer des personnes sexisées qui évoluent dans le milieu funéraire. Nous avons eu la chance de converser avec Sarah Joliat et Noémie Cossy, deux femmes croque-morts qui cherchent à apporter du renouveau au sein de leur profession en défiant les codes d'une industrie encore majoritairement masculine – et parfois masculiniste¹. Leur présence a ouvert ce milieu à des pratiques alternatives, comme l'humusation, une méthode d'inhumation naturelle et écologique qui n'est pas encore légale en Suisse mais qui fait de plus en plus d'adepte·x·s, et une prise de position pour des cérémonies moins scriptées, plus créatives, ainsi qu'une critique générale des enjeux capitalistes du milieu funéraire. Leur point de vue, duquel ressort un rapport à la mort apaisé et rassurant, ouvre une porte sur un métier encore largement tabou.

Sarah Joliat

C'est en remontant une petite rue veveysanne que nous arrivons devant l'entreprise de pompes funèbres, les Pompes Funèbres du Léman, où Sarah Joliat nous a donné rendez-vous. Il est 9h00 et nous sommes en retard; un retard estival qui laisse suggérer malicieusement les festivités de la veille. Nous y sommes. Une vitrine laisse transparaître un intérieur radieux et accueillant. Des plantes vertes et vivaces qui coulent le long des murs et un large canapé, on se croirait dans une salle d'attente aménagée pour le confort des visiteur·euse·x·s – et non pas un lieu où les familles prennent le premier contact avec leur entreprise de pompes funèbres. Nous nous laissons submerger par un sentiment de calme. Sarah Joliat nous propose des cafés, elle a le regard vif, de grands yeux bleus qui nous transpercent. Un sourire illumine son visage. Son collègue, Philippe, travaille et nous écoute d'une oreille pendant la discussion. Nous nous asseyons confortablement car c'est la mort, justement, que nous allons essayer de rendre confortable.

Pour entrer en matière, peux-tu te présenter et nous expliquer ton parcours ?

Cela fait dix-sept ans que je travaille aux pompes funèbres, j'ai commencé quand j'avais 24 ans, après avoir arrêté l'école des Beaux-Arts à Sierre. J'ai eu beaucoup de difficultés à trouver un endroit où me former dans ce monde très masculin. J'ai dû toquer à un peu toutes les portes du canton de Vaud avant d'être prise comme stagiaire. Heureusement, j'ai été gardée. C'est sûrement parce que j'étais à ma place. Je me suis orientée dans ce domaine parce que j'avais peur de la mort et parce que je voulais voir un·e·x mort·e·x. Ma première levée de corps, c'était une personne

âgée dans un EMS, et j'ai trouvé cela très beau. Depuis ce jour-là, ça a réveillé en moi une passion, une vocation. J'ai travaillé six ans dans des pompes funèbres sur la Riviera, puis, avec mon associé, on a ouvert notre entreprise. Ça fera onze ans au mois de novembre. C'est une magnifique aventure. Bien que ce métier soit assez atypique, on ne s'en lasse pas.

Peux-tu nous expliquer en quoi consiste l'humusation ?

L'humusation, c'est un procédé 100 % naturel qui dure environ une année où le corps se transforme en humus². Au début, on prend le corps, on l'emballe dans un linceul ou on l'habille avec des habits en coton naturel. Ensuite, on le couche sur une sépulture végétale, il s'agit d'une sorte de matelas composé de broyat de branches et de feuilles, et on recouvre le corps de cette même matière. Cela fait une grosse butte. Après trois mois, il n'y a plus de chair, il ne reste que les os. À ce moment-là, on ouvre la butte, on récupère les os, on les broie, et on les remet dans la butte qu'on referme. Après neuf mois, il y a de l'humus.

C'est une sorte de compostage ?

Oui, c'est exactement cela, c'est le même principe.

Comment en es-tu arrivée à l'humusation ?

Je suis assez sensible à l'écologie, et il y a trois ans, j'ai entendu parler de la fondation Métamorphose en Belgique. C'est les précurseur·e·x·s de l'humusation en Europe. Il y a quelques années, ce terme n'existait même pas. On a pris contact avec eux, et on est devenu·e·s ambassadeur·rice·s de l'humusation pour la Suisse. L'année passée, au mois d'août, on a créé une association³, on est quatre personnes dans le comité. Via l'association, on essaye de promouvoir l'humusation pour que ce procédé soit un jour légal.

Pourquoi est-ce illégal ?

Dans la loi, il est écrit que les corps doivent être dans un cimetière, enterrés ou incinérés. Nous aussi, nous

voulons les mettre dans les cimetières, mais via l'humusation. L'humusation, c'est comme un trou dans la loi, personne n'y avait pensé.

Les produits nocifs tels que les pesticides ou certains médicaments que l'on a pu ingérer durant notre vie ont-ils une influence sur la décomposition du corps ?

Normalement, les corps devraient bien se décomposer. Des tests ont déjà été faits avec des antibiotiques et des produits chimiques mis dans la butte avec des animaux pour voir si ça fonctionne. Et ça fonctionne. Dans les premiers vingt centimètres du sol, c'est là que se trouvent les micro-organismes; ils font tout le travail de décomposition. Lorsque les corps sont enterrés dans les cimetières entre 1,50 mètres et 1,80 mètres, ils pourrissent et parfois même ne se décomposent pas. C'est aussi toute cette pollution qui descend dans la nappe phréatique.

Donc enterrer les corps, c'est polluant ?

Oui, très polluant. Tous les médicaments, les chimiothérapies, les colles, les vernis des cercueils, ça pollue les sols des cimetières.

As-tu une certaine vision de la mort qui te pousse à favoriser une méthode naturelle comme celle de l'humusation ?

Premièrement, l'humusation, c'est égoïste, mais c'est pour moi. Mon corps je l'aime bien, je n'ai pas envie qu'il soit brûlé. Quant à l'enterrement, il m'est impensable d'être dans un cercueil fermé et d'avoir mon nom dans un cimetière. De plus, on pollue déjà tellement de notre vivant, que si je peux éviter de polluer au moment de ma mort, ça serait bien. Deuxièmement, la première année de deuil est chargée de symbolique. Il y a les premières dates, les anniversaires, les fêtes. Lorsqu'on humuse un corps, il se décompose, se transforme, retourne à la terre progressivement durant cette première année de deuil. C'est une belle symbolique je trouve.

Tu disais que ce qui t'avait amenée à faire ce métier c'est que, initialement, l'idée de la mort te dérangeait. Est-ce que tu penses que c'est important que chaque personne se pose ces questions sur sa mort, ainsi que sur ce qui va se passer après... ?

Oui. Finalement, on va touxtes mourir! Le fait de parler de la mort avec ses ami·e·x·s et sa famille ainsi que d'expliquer: « Moi quand je serai morte j'aimerais ceci, faites cela pour ma cérémonie... », ça détend le jour J. J'essaie aussi de les rassurer et de leur apporter une autre vision de la mort pour qu'ils soient moins triste·x·s quand ça m'arrivera. Je me rends compte que je parle de la mort sans tabou et puis avec tout le monde: mon fils, ma famille, etc. Iels savent très bien que le jour où je serai morte, je serai contente! Donc il faudra être content·e·x pour moi! Je me réjouis de mourir vraiment! Le plus tard possible évidemment! Mais je me réjouis de voir!

La mort nous fait très peur et il y a quelque chose dans la matérialité d'un cadavre qui nous dérange. Tu te situes comment toi vis-à-vis du deuil ou de ta propre mort ?

Il faut travailler ça! C'est comme une naissance! C'est tellement beau! Mais j'arrive à comprendre qu'un corps figé puisse surprendre. Peut-être que c'est aussi parce qu'il nous ramène à notre propre mort ou à des films d'horreur avec des morts-vivants qu'on aurait vus enfant. En tout cas, quand on prépare un corps, il y a quelque chose de serein qui en émane et qui nous apaise. Et il n'y a rien qui fait peur, au contraire c'est plutôt paisible et beau. Évidemment, la mort en soi est une porte incon nue, mais si on enlève la tristesse vécue par les être·e·x·s, il n'y rien de grave dans le fait de mourir. Par ailleurs, le rapport à la mort est aussi influencé par nos croyances. Personnellement, je crois à la ré-incarnation. Pour moi, la vie, c'est à la fois un jeu et une expérience! On meurt, le jeu s'arrête. Puis on recommence une partie! La vie est tellement parfaite! Prenez la nature

par exemple: les fleurs, les légumes, les arbres, les saisons, c'est tellement parfait! Quand tu ouvres un légume ou quand tu regardes une fleur, c'est si beau! La mort fait partie de la vie, donc forcément que la mort elle est parfaite aussi. Tout est réfléchi, tout a été conçu pour que tout s'imbrique.

Est-ce que tu dirais qu'il y a beaucoup de gens dans le milieu funéraire qui ont aussi des réflexions de type spirituel, écologique ou social?

Oui on en connaît plein. On a de bons contacts avec ces gens-là. En revanche, je me demande si on peut ne croire à rien en travaillant aux pompes funèbres et bien faire son travail...? J'imagine que oui. Cela implique sûrement de travailler d'une autre manière ou d'avoir une approche différente, je n'en sais rien. Si je ne croyais à rien, je ne ferais pas ce travail. Parce que quand on va s'occuper des corps, il se passe des choses parfois assez folles.

Quels sont les arguments des opposant-e-x-s à l'humusation?

Alors, il y a des personnes qui sont dérangées à l'idée que leur corps soit mangé par les petites bêtes. Et c'est normal. Le but serait que ça reste le choix de chacun-e-x, comme l'enterrement ou l'incinération, et que les communes s'approprient l'humusation. D'ailleurs, Vevey est favorable à cette méthode et serait prête à mettre à disposition une parcelle de terre dans le cimetière Saint-Martin. Et vis-à-vis de la religion catholique, j'ai rencontré des hommes d'Église qui m'ont confirmé qu'il n'y avait pas d'opposition religieuse à cette méthode.

Tu as dit que tu parlais aux mort-e-x-s quand tu les prépares?

Oui, on leur parle quasiment tout le temps. On leur explique qu'ils sont mort-e-x-s, qu'on va s'occuper d'eux. Une fois, on devait s'occuper d'un monsieur décédé aux soins palliatifs dans une fondation dans le coin, les infirmières n'avaient pas réussi à l'habiller. On est arrivé-e-s dans sa chambre. D'entrée, il y a

eu un truc tellement indescriptible comme de la colère. Ça faisait barrière. J'ai dit à Philippe: «Écoute, je ne vais pas pouvoir le toucher, je ne peux pas le regarder (alors que cela ne m'arrive jamais).» Philippe m'a répondu: «Mais ne t'inquiète pas, on va lui parler, ça va aller.» Finalement, on a réussi à l'habiller.

Et par rapport à l'humusation, le processus pour que ça devienne légal, tu penses que ça va se faire assez rapidement?

Il y a encore quelques mois, je disais une dizaine d'années. Parce que les choses sont très lentes en Suisse. Mais maintenant que j'ai vu l'article dans le journal au niveau politique, je me dis: «Ah ça serait peut-être un peu avant quoi!» Donc peut-être que d'ici cinq, six, sept ans, on pourra commencer à humuser les premiers corps...

Est-ce qu'il y a d'autres pays dans lesquels c'est déjà légal?

Ça existe aux États-Unis, ça s'appelle Recompose. C'est une sorte d'humusation en fait, où les corps sont compostés mais c'est un procédé différent de celui qu'on imagine, iels mettent les corps dans des capsules, avec des copeaux et ajoutent encore des produits d'accélération de décomposition «naturels». Sinon il y a la Belgique, iels sont des précurseur-e-x-s, mais ce n'est pas encore légalisé là-bas. Iels ont un peu des bâtons dans les roues à cause des centres crématoires, des lobbies...

Il y a des lobbies funéraires?

[Philippe, son collègue, nous interrompt]: Finalement, les gens les plus opposé-e-x-s à l'humusation, ce sont les autres entreprises de pompes funèbres... [Sarah rebondit]: Et puis les crématoires! Faire des cercueils, brûler les gens, c'est payant. C'est clair que ça rapporte! Nous aussi, on va perdre de l'argent en tant que pompes funèbres... Mais on s'en fout! Je veux dire «on s'en fout»... Peut-être qu'on gagnera aussi en proposant l'humusation, mais en tout cas le but c'est pas de se faire de l'argent sur l'humusation. Ce sera pas privé. En tout cas, je n'espère pas que ce sera

privé! C'est drôle qu'on parle d'humusation et de techniques funéraires alors que, dans nos sociétés occidentales, on a un rapport très distant à notre mort. Il y a quelque chose dans la matérialité de la mort qui met mal à l'aise. C'est tabou, quoi! J'ai jamais eu peur d'aller voir un-e-x mort-e-x... Moi j'avais peur de mourir, de toute cette finalité, de ne pas savoir ce qu'il y a après. C'était ça ma crainte. Mais je n'ai jamais eu peur de voir des corps. Au contraire, c'est tellement fascinant! C'est tellement *space*, c'est quand même un métier bizarre!

Tu dis quoi en soirée quand on te demande ce que tu fais?

Des fois j'évite la question et je dis que je travaille dans le social! [Rires].

Est-ce que tu as l'impression d'avoir déjà été stigmatisée? Est-ce que tu as vécu des expériences négatives quand tu parlais de ton métier ou de la manière dont tu le pratiques?

Oui. La manière dont je le pratique non, pas trop. Mais stigmatisée non, ça ne serait pas le bon terme... Il y a surtout des gens qui évitent la conversation. Parce qu'ils ont peur. Des fois tu rencontres quelqu'un puis cette personne te plait, et quand tu dis ton métier, la personne est un peu refroidie. Imaginer que je touche des corps avec des mains, c'est vrai que des fois, il y en a que ça rebute un peu.

Est-ce que tu vois un lien toi entre des questions féministes* et ton milieu professionnel?

C'est un milieu bien masculin, mais ça commence [à s'ouvrir]. Ces dernières années, il y a de plus en plus de femmes dans les pompes funèbres. Après c'est un métier physique, il faut des muscles, parce que, quand on fait une levée de corps, on ne sait jamais sur qui on tombe, grand gabarit, petit gabarit, on ne sait pas. Je trouve personnellement que travailler avec une femme ce n'est pas la même chose que travailler avec un homme, mais il faut avoir un équilibre.



Une fois, alors que je remplaçais mon ancien patron, un homme a appelé pour une levée de corps. Lorsqu'il a appris que ce serait une femme, il a été voir ailleurs. Mais alors tant mieux, tant mieux! [Rires]. [Philippe rejoint la conversation]: Je trouve parfois que des collègues d'autres entreprises portent un regard condescendant sur les moments de levée de corps, du type «on va donner un coup de main, quoi...». Le pire, c'est qu'il y a une critique au sein des croque-morts, mais c'est des croque-morts qui font 180 kg, qui sont incapables de porter et qui disent «les femmes de toute façon dans ce métier c'est pas possible!» Tu t'es vu quoi? [Rires]. [Sarah reprend]: Globalement, je me suis toujours sentie acceptée. Sauf par une grande entreprise de pompes funèbres, dont je ne citerais pas le nom, qui dit clairement que les femmes n'ont pas leur place dans ce milieu.

Il y a des années en arrière, c'étaient les femmes qui s'occupaient des défunt-e-x-s à la maison, qui les habillaient, qui faisaient leur toilette. C'est quand même notre place, mais on leur fait peur! Je pense qu'un équilibre homme-femme, c'est le mieux. On voit ça en entretien avec les familles: il y a une complémentarité qui est géniale.

Complètement, c'est un accompagnement qu'on fait avec ces familles, qui est tellement riche. On partage des choses profondes avec ces gens. Nous on est aussi un peu... [elle désigne leurs vêtements, elle en robe d'été et sandalettes, lui en t-shirt, short et tongs]. On n'a pas la carrure du croque-mort, je crois pas. Ça

Est-ce que tu considérerais que tu as déjà vécu du sexisme, puisque c'est un milieu plutôt masculin, comme tu disais?

Oui, oui, clairement. Pas souvent, ou alors je ne m'en suis pas rendu compte. Une fois, alors que je remplaçais mon ancien patron, un homme a appelé pour une levée de corps. Lorsqu'il a appris que ce serait une femme, il a été voir ailleurs. Mais alors tant mieux, tant mieux! [Rires]. [Philippe rejoint la conversation]: Je trouve parfois que des collègues d'autres entreprises portent un regard condescendant sur les moments de levée de corps, du type «on va donner un coup de main, quoi...». Le pire, c'est qu'il y a une critique au sein des croque-morts, mais c'est des croque-morts qui font 180 kg, qui sont incapables de porter et qui disent «les femmes de toute façon dans ce métier c'est pas possible!» Tu t'es vu quoi? [Rires]. [Sarah reprend]: Globalement, je me suis toujours sentie acceptée. Sauf par une grande entreprise de pompes funèbres, dont je ne citerais pas le nom, qui dit clairement que les femmes n'ont pas leur place dans ce milieu.

Ce qui est un contresens historique, non?

Il y a des années en arrière, c'étaient les femmes qui s'occupaient des défunt-e-x-s à la maison, qui les habillaient, qui faisaient leur toilette. C'est quand même notre place, mais on leur fait peur! Je pense qu'un équilibre homme-femme, c'est le mieux. On voit ça en entretien avec les familles: il y a une complémentarité qui est géniale.

Il y a donc une dimension de soin aux vivant-e-x-s dans le travail autour de la mort, non?

Complètement, c'est un accompagnement qu'on fait avec ces familles, qui est tellement riche. On partage des choses profondes avec ces gens. Nous on est aussi un peu... [elle désigne leurs vêtements, elle en robe d'été et sandalettes, lui en t-shirt, short et tongs]. On n'a pas la carrure du croque-mort, je crois pas. Ça

enlève des barrières entre les familles et nous. C'est ça qu'on aime, quand iels ouvrent et qu'on peut entrer dans leur intimité, et c'est comme ça qu'on travaille bien, quand on voit ce dont iels ont besoin. Iels ont besoin de douceur, de gens à l'écoute, de gens humains. En plus, dans la mort, nous on s'éclate [rires], parce qu'en fait il y a tout le côté créatif. On a de la chance parce que dans le canton de Vaud, dans les règlements, il n'y a pas tellement d'interdiction par rapport aux cérémonies. On peut peindre les cercueils, faire des cérémonies à l'extérieur, dans la forêt, dans les champs, on a vraiment beaucoup de possibilités. C'est génial!

Est-ce que tu aurais une anecdote d'une famille qui n'a pas fait les choses de manière conventionnelle?

Oh oui [rires]. On pourrait écrire un bouquin avec les anecdotes! C'était il y a des années en arrière: une famille est venue sans avoir tellement de moyens, alors on leur a dit que s'iels voulaient mandater quelqu'un-e-x qu'iels connaissaient pour faire le cercueil, c'était pas un problème: on n'est pas absolument là pour leur vendre des choses. L'épouse nous dit qu'elle avait un ami menuisier, qui a donc fait le cercueil. On a dû donner les dimensions car il y a des normes à respecter. Le jour de l'enterrement, le responsable du cimetière est venu mesurer le cercueil, et tout le monde fait une drôle de tête parce qu'il était vraiment grand – beau comme un coffre ouvragé, mais très lourd. On nous a rassuré: ça allait rentrer dans la tombe. On a fait la cérémonie, puis on est allé-e-x-s au cimetière, sauf que... le cercueil rentrait pas dans le trou! On était mal à l'aise, ni la personne qui avait fait le cercueil, ni le responsable du cimetière n'étaient là, et en plus, la machine pour creuser le trou était en panne! On a donc dû reprendre le cercueil, le reposer dans le centre funéraire jusqu'au lendemain pour avoir le temps d'agrandir le trou. Mais tout le monde a rigolé, parce que ce qu'on ne savait pas nous, c'est que la personne en question rentrait jamais dans les cases. C'était tellement beau! En fait, cette histoire les a réconforté-e-x-s dans leur deuil.

C'est vrai qu'à t'entendre on comprend que c'est un métier très concret, aussi. C'est des corps, des matériaux, des transports, de l'organisation...

En fait, moi j'ai l'impression en tout cas que c'est le métier – j'ai fait pas mal de petits boulots, j'ai fait serveuse, boulangère-pâtissière, vendeuse, j'ai fait plein de trucs – et pour moi c'est le métier qui a le plus de facettes, qui est le plus complet. Il y a tout! Le côté créatif, le côté social, le côté pédagogique, administratif, bricolage, soin, il y a vraiment tout quoi! La mort c'est la finalité d'une étape, c'est comme si c'était le métier le plus abouti qui regroupait tout, toutes les choses, tous les domaines!

Comme si c'était le condensé de la vie. Oui. Après, il y a d'autres entreprises de pompes funèbres, elles ne verront pas ça parce qu'elles ont toujours la même façon de travailler et n'élargissent pas leur palette non plus, quoi. Il n'y a pas de côté créatif, iels font toujours la même chose mais voilà, tant pis pour elleux!

Un petit silence tombe après cette conversation à bâtons rompus qui nous a amené-e-s à parler de nos propres deuils, de notre propre rapport à la mort, et au cours de laquelle nous avons énormément ri – contre toute attente. Lorsque nous demandons à Sarah si elle désire ajouter un mot de la fin, elle nous dit malicieusement: «On pourrait fixer la date du stage!» Elle nous a d'emblée proposé de soigner notre peur de la mort par une confrontation très matérielle avec elle. Sa manière douce et directe, pleine de joie, d'aborder la mort, nous donne presque envie d'accepter. Après tout, comme dit Sarah, «avoir peur de la mort, ça pourrait la vie!». Elle nous a surtout montré ici que la mort, c'est la vie: le soin, le rire, la créativité et le partage.

Noémie Cossy

Au détour d'une conversation avec une amie en commun, j'apprends que la vie professionnelle de Noémie, ancienne collègue lettrée, a pris un tournant tout autre et qu'elle est devenue croque-mort. J'entends parler des divers obstacles rencontrés au fil de sa reconversion professionnelle, dans un milieu qui s'avère peu accueillant, voire hostile à l'égard des personnes sexisées. Intriguée par son parcours et par les rapports de force qui semblent se jouer dans cet environnement peu connu, je propose à Noémie de se rencontrer pour discuter pompes funèbres et féminisme autour d'une bière à Lausanne.

Pourrais-tu te présenter en quelques mots?

Je m'appelle Noémie Cossy, j'ai 34 ans et demi et je suis croque-mort. J'ai dû arrêter l'université en cours de route il y a quelques années et suite à ça j'ai beaucoup cherché de sens à ma vie professionnelle. De longues années de déconvenues, de manque de sens, de remises en question. Ça fait depuis 2019 que j'ai trouvé ma voie dans le monde funéraire et j'habite actuellement à Sainte-Croix, j'ai déménagé pour le travail justement, on me propose de reprendre une entreprise et puis voilà! Je suis très autonome mais encore en formation dans ce domaine.

Est-ce que tu pourrais résumer ton parcours dans ce milieu?

J'ai décidé de devenir croque-mort en août 2019. C'était un vendredi soir, coup de foudre! Je me suis dit vivement lundi, pour que je puisse tout mettre en route, j'ai vraiment su que c'était ça d'un coup, c'était assez dingue. Et puis à partir de là j'ai fait plusieurs stages dans la région. J'ai commencé chez Sarah Joliat d'ailleurs, c'était mon premier stage. Après j'ai essayé d'en faire davantage et d'aller auprès d'autres entreprises, mais c'était difficile

parce que, souvent, on me disait que ça n'était pas un travail de femme. Souvent ils cherchent plutôt des auxiliaires, des gros bras pour porter sans être trop payés, c'est ça qu'ils veulent dans les grosses boîtes, surtout pas d'autres personnes qui ont de nouvelles idées. J'ai été face à beaucoup de portes fermées, même pour des stages c'était compliqué. Il y a un an et demi, j'ai eu un coup de chance en tombant sur Serge. À l'époque, j'envoyais des dossiers pour trouver un emploi fixe mais j'avais très peu de réponses. Et puis ce monsieur m'a rappelée en me disant qu'il avait été très touché par mon dossier mais que son entreprise était trop petite pour engager qui que ce soit. Il m'a dit de le contacter si j'avais besoin d'aide pour quoi que ce soit, qu'il ferait tout pour m'ouvrir des portes. C'était très touchant. Une semaine après, un samedi matin, je me réveille et je vois que j'ai reçu un message vocal de Serge qui me dit: «Alors écoutez madame j'ai relu votre dossier, ça me travaille, j'en ai discuté avec mon épouse et je pense que vous êtes la personne faite pour reprendre mon entreprise, rappelez-moi». J'étais surexcitée dans mon lit et en même temps je me disais «il est fou ce monsieur, on ne s'est jamais rencontré-e-s!». Je l'ai rappelé, il m'a dit de n'en parler à personne; tout de suite, il m'a expliqué que c'était un monde de cow-boys. Je me suis vraiment demandé dans quoi je m'embarquais! On s'est rencontré-e-s peu de temps après, pour une cérémonie, et tout de suite il a vu que j'étais faite pour ça. Gros cadeau du ciel ou de je ne sais qui – de Serge, en tout cas.

Tu as mentionné que tu avais eu de la difficulté à trouver des stages à cause de ton genre, et également que c'était un monde de cow-boys; comment décrirais-tu plus en détail ce milieu, et comment t'y insères-tu aujourd'hui?

J'ai démarré sérieusement la profession avec des appréhensions. En plus je ne connaissais pas Sainte-Croix à l'époque, j'appréhendais de débarquer là-bas en tant que jeune femme, je me demandais comment j'allais être accueillie. J'avais peur

après les refus que j'avais eus, parce qu'ils cherchaient davantage des hommes. Pour l'anecdote, j'ai même vu dans un journal «auxiliaire masculin»; je me suis vraiment demandé si on avait encore le droit de faire des annonces pareilles. Mais finalement j'ai été tellement bien accueillie. Les gens sont heureux-se-x-s de voir une femme dans ce milieu. Je ne dis pas qu'il faut qu'il n'y ait que des femmes, mais c'est important d'avoir le choix de la personne à qui tu ouvres ta porte dans des moments aussi intimes, de se dire que c'est une femme qui va s'en occuper, avec toute la douceur qu'on nous a appris à valoriser en tant que femmes, etc. J'ai lu un article qui parlait du fait qu'à l'époque, c'étaient les femmes qui prenaient soin des défunt-e-x-s, pendant des siècles; elles les veillaient, les préparaient. Et puis c'est devenu un énorme *business* au cours des deux derniers siècles, et les femmes ont été évincées de la profession. Dès que c'est devenu lucratif, ce sont les hommes qui se sont emparé de ce domaine – et pourtant c'est un milieu où Dieu sait qu'on a besoin de qualités «féminines»⁴ dans ces moments-là.

J'imagine que c'est aussi dû à des clichés autour de la dureté du métier, d'être confronté-e-x à la mort, etc.?

Oui c'est ça, il faut quelqu'un-e-x de «solide», qui arrive avec sa grosse voiture, ne montre surtout pas d'émotions et fait les choses vites. Les gens en ont souffert, je pense. Je suis heureuse de voir que maintenant on est presque à parité hommes-femmes. Aux cours du brevet⁵ cette année, on était huit femmes et dix hommes; ça n'était jamais arrivé dans l'histoire du brevet fédéral en Suisse jusqu'à maintenant! C'est vraiment super, et c'est la preuve que les gens ont envie de voir plus de femmes dans ce milieu. Et moi je sens le soulagement, surtout de la part de dames âgées; elles n'ont pas envie de donner leur corps nu dans les mains d'hommes inconnus. Elles sont bien heureuses de s'imaginer que ça sera entre femmes, ça les soulage – elles me le disent.



Ces femmes te contactent avant de décéder?

Oui, c'est possible d'organiser des contrats obsèques avant le décès. Souvent quand j'enterre un membre d'une famille, les femmes plus âgées viennent me voir et puis limite elles se réjouissent – enfin, c'est la sensation que j'ai eue [rires] –, elles me disent « oh mais du coup ça va être vous qui allez vous occuper de moi, je suis tellement soulagée! »

Quand on a discuté au téléphone avant cette interview, et que je t'ai parlé du thème de notre prochaine revue, tu étais enthousiaste en apprenant qu'on allait parler de la mort dans un cadre féministe. Est-ce que tu tisses des liens entre ces deux milieux?

Ça fait hyper sens! Depuis que je fais ce métier, je rencontre beaucoup de femmes qui me disent qu'elles auraient adoré faire carrière dans les pompes funèbres, mais qu'elles ont été dissuadées car ce n'est soi-disant « pas un métier de femme ». Pour ma part, avant qu'on commence à reconnaître mes qualités dans le domaine, avant que je travaille pour Serge, je me suis sentie dévalorisée et bridée. On s'est intéressé à moi en tant que femme croque-mort quand ils ont vu que j'avais des capacités, mais on ne me proposait que des contrats *free-lance*, des trucs comme ça. Quand je dis « ils », c'est des grosses entreprises, celles qui ont le monopole, et c'est des hommes qui les dirigent. On ne m'a proposé que des postes qui étaient des voies de garage. Même sans que j'aborde le sujet, mon prédécesseur Serge s'est dit féministe depuis le début – et je trouve ça trop chou pour un vieux croque-mort chrétien des montagnes de 60 ans! Léguer son entreprise à une femme dans ce milieu,

C'est pas les biceps qui font lae croque-mort!

c'est vraiment un truc de fou. Il m'a dit que ces autres voies de garage qu'on m'avait proposées dans le passé, c'était vraiment pour me museler, il l'a senti avec son expérience et ça ne l'étonnait pas.

Qu'est-ce que tu souhaiterais apporter à ce milieu avec ta pratique? Est-ce que tu as des souhaits ou des envies particulières pour le futur – notamment avec la reprise de cette entreprise?

Ce que j'adorerais, c'est que les gens sachent qu'il y a d'autres manières d'aborder le deuil aujourd'hui, et qu'il faut le faire; il ne faut pas se laisser porter par ce qui est écrit sur le papier, par ce qui est habituel. Aucun deuil n'est « habituel », ils sont tous différents et souvent, j'ai l'impression que les familles pâtissent de ce qui a été inculqué dans la société en matière de deuil, ça me fait mal au cœur. Et je constate que quand je propose des choses un peu « nouvelles » – sans révolutionner la mort non plus –, en leur

proposant de s'investir davantage, il y a tellement de choses qu'ils peuvent faire!

Est-ce que tu aurais des exemples?

De participer par exemple durant la cérémonie, se lever, chanter. L'autre jour j'ai fait une cérémonie de cendres⁶ dans un cimetière, et une personne m'a demandé s'ils avaient le droit de chanter dans le cimetière – à l'époque c'était interdit. Je lui ai dit que bien sûr, on pouvait chanter dans le cimetière, le pasteur était également heureux de le faire et ça a été un moment magnifique. Il faut leur laisser la place d'oser s'investir, de s'approprier ce moment et de ne pas se laisser guider par un schéma pré-scripté. Dans ce domaine-là, je trouve ça révoltant de laisser des moments de sa vie aussi importants que la perte d'un être cher à des personnes qui s'imaginent pouvoir te dire comment faire, et qui ont un *timing* à respecter, un chiffre à faire, et qui vont

caser ce que tu es en train de vivre dans leur emploi du temps parce qu'il s'agit de *business*.

Il s'agit vraiment de capitaliser sur la mort en fait.

Exactement, et je trouve ça insupportable. Mais heureusement, je crois qu'il y a une nouvelle génération qui se lève et qui veut changer ça. Quand j'ai commencé ce brevet, c'était l'une des premières fois que j'avais l'occasion d'échanger avec des gens qui sont aussi passionné-e-x-s par ce métier – c'étaient vraiment des confrères et des consoeurs, on se l'est dit! Et je me suis dit: « Enfin des gens dans ce milieu qui font ça par amour et pas pour le fric. » Le peu de personnes que j'avais croisées dans ce domaine, c'étaient les hommes dont j'ai parlé avant, qui m'ont vraiment cloué au pilori. C'est vraiment un milieu de requins. En ce moment j'ai un concurrent pour ma place qui sait tout sur moi; moi je ne connais même pas son prénom! Ça va très loin, c'est assez grave. Mon prédécesseur m'a dit qu'il fallait réagir, envoyer un courrier au médecin cantonal. Je veux briser ce terrain de cow-boys, je refuse de continuer sur cette lancée à se tirer dans les pattes, se tirer les décès parmi et faire de ce métier un gagne-pain malhonnête. Je ne veux surtout pas rentrer dans ce jeu-là.

Tu as l'impression que ça change, même chez les croque-morts bien établi-e-x-s?

Oui, le jour où tu as pris contact avec moi, j'ai rencontré un confrère valaisan; je m'inquiétais un peu avant de le rencontrer, j'avais des préjugés [rires] mais il a fini par me dire que depuis qu'il avait une cheffe, il n'avait jamais autant aimé travailler! Et il m'a dit que pourtant, à l'époque il était

macho – pas besoin de le préciser en fait, on avait compris [rires] –, mais c'était quand même réjouissant.

Oui, c'est génial que ce milieu s'ouvre enfin – que vous le forciez à s'ouvrir!

Les hommes qui ont la casquette de croque-mort depuis des années, ils ont peur – je l'ai entendu, j'ai mes sources [rires]!

Est-ce que tu aurais un mot de la fin?

C'est pas les biceps qui font lae croque-mort!

Julie Wuhrmann, Valentine Bovey, Mathilde Fragnière, Judith Layaz
Photographies: Marie Brocher

- 1 Nous sommes conscient-e-x-s que leurs discours sont parfois marqués par une binarité de genre, notamment dans le lien entre la question de la force physique et du genre, mais nous espérons que leur présence dans ce milieu permettra d'ouvrir le monde funéraire à d'autres pratiques et identités que l'on pourrait qualifier de *queer*, et de plus largement modifier les codes et les valeurs de cette industrie.
- 2 Le humus est une « terre brune noirâtre provenant de la décomposition de débris végétaux et/ou animaux dans le sol et qui contribue à sa fertilité ». www.cnrtl.fr.
- 3 Humusation. www.humusation.org.
- 4 La féminité étant une construction sociale qui associe les femmes* au travail de *care* et au travail émotionnel.
- 5 Le brevet fédéral est une formation qui permet à des croque-morts professionnel-le-x-s d'obtenir le statut d'entrepreneur-euse-x en pompes funèbres.
- 6 Une cérémonie de cendres dans un cimetière consiste en l'inhumation de cendres dans une tombe ou une case de columbarium (édifice ou mobilier composé de cases où déposer les urnes contenant les cendres).

Alors que je relis des parties de mes textes traitant de la *queeritude* des grenouilles (cf. notre article *Crôa Crôa Bye Bye*), après avoir rédigé au sujet des pleureuses et des enterrements (cf. mon article *Pour un lacrymal collectiviste*), je me demande si les grenouilles, elles aussi, pleurent leurs mortes. Organisent-elles des veillées à l'étang? Ou transforment-elles leurs défuntes en cishet relous¹ (ce qui expliquerait qu'on en trouve toujours autant dans les espaces publics...)? Allez, je décide de suivre l'appel de la dopamine, cette hormone du plaisir immédiat – ô maîtresse de la procrastination mais aussi bouée de sauvetage contre le crash estival de sérotonine – et je tape donc dans google «*frog funerals*».

Pas de révélation spectaculaire sur des processions funéraires qui seraient secrètement menées par les grenouilles sous les nénuphars, mais un article relatant la découverte surprenante – et apparemment restée mystérieuse – d'une grande quantité d'ossements de grenouilles datant de l'Âge du fer, retrouvée près de Cambridge². Les scientifiques restent apparemment peu décidés³ quant à l'explication de ce qui est décrit comme «*a prehistoric frog tragedy*».

À quelque part, je suis ravi que l'idée de la mort de plus de 350 batraciens en 800 av. J.-C. émeuvent les spécialistes. Cependant je ne peux m'empêcher de trouver ironique que l'on appelle cela une tragédie quand on sait que rien qu'en France, par exemple, environ 3 millions d'animaux terrestres sont abattus par jour pour la consommation humaine, ainsi qu'environ 200'000 animaux aquatiques. En Suisse, depuis 2020, le nombre d'animaux terrestres abattus par année pour la consommation a dépassé les 80 millions.

Sincèrement, j'espère que ces chiffres vous fichent comme à moi autant le tournis que la nausée. Chez les personnes humaines, en Suisse et par année toujours, le nombre de décès tourne autour des 70'000 depuis quelques années. J'imagine alors l'espace-temps ainsi que les ressources nécessaires pour enterrer ou incinérer ces 70'000 personnes. Puis ma réflexion va aux moyens et dispositifs à produire et mobiliser pour transformer ces êtres vivants devenus cadavres en consommables, et parallèlement, j'imagine ce qui devrait être mobilisé si l'on voulait leur organiser

des funérailles. Ou s'ils s'en organisaient entre eux. À la louche, 80 millions d'animaux non-humains décédés pour 8 millions d'habitants en Suisse, cela fait 10 cérémonies à organiser par années et par personne. À cela faudrait-il encore rajouter les animaux aquatiques. On arrive probablement à 11 par année. Après, j'imagine que les personnes vegan pourraient être dispensées de la tâche, mais vu leur petit nombre (contrairement à ce qu'en croient les réacs du steak, il n'y en a pas tant que ça), le deal reste plus ou moins le même.

Mais, de toute manière les animaux non-humains ne vivent pas le deuil, n'est-ce pas? Pas plus qu'il n'y aurait par exemple aucune homosexualité dans *la nature*? Ah, attendez, peut-être que si?

Des éléphants qui veillent le corps d'un éléphant pendant plusieurs jours, après l'avoir entouré, touché, l'avoir peut-être recouvert de branches. Des dauphins ou des globicéphales qui gardent la défunte près d'eux et le traînent sur plusieurs kilomètres avec eux. Des singes langur qui s'étreignent et se donnent des tapes dans le dos en restant autour du mort. Des oies qui cessent de s'alimenter pendant un temps après le décès de leur conjoint. Des corbeaux ou des geais qui s'alarment, se rassemblent, jeûnent également un jour ou deux, des girafes, des chimpanzés... Qu'ils consistent entre autres à se toucher, à avoir un moment de silence, à recouvrir le corps, à porter un bébé mort avec soi pendant un temps, à rechercher du soutien auprès des membres du groupe, à picorer doucement un corps ou à faire des veillées, par exemple, les comportements animaux-autres-qu'humains observés par des zoologistes faisant état de deuil sont multiples, autre expression des interactions sociales complexes dont beaucoup d'espèces font preuve.

Il semblerait en effet que la liste des manifestations comportementales s'apparentant au deuil et aux rites funéraires, notamment chez les mammifères et les oiseaux, s'allonge doucement au fur et à mesure des observations. Et là, j'espère que comme moi, vous n'êtes pas surpris.

La conscience de la mort, c'est notamment une conscience du passé, et du futur. Du temps et du danger. Nous humains n'avons notamment pas le monopole de la mémoire, mémoire qui permet le développement intellectuel, l'apprentissage, et la nostalgie? Parlant de mémoire, ou de vivre un événement dans notre tête, j'aimerais revenir sur ces affreux chiffres exposés 5 paragraphes plus hauts et préciser que la grande majorité des cadavres qui les composent sont des cadavres de poules. Or, il se trouve que les poules, justement, comme d'autres oiseaux tous plus surprenants et malins qu'on ne le croit, semblent présenter des aptitudes de mémoire épisodique, qui permet de se souvenir d'un événement personnellement vécu dans un cadre spatio-temporel précis, et par extension de le revivre en pensée.

La suite de mes recherches me mène facilement à de la documentation faisant état de comportements s'apparentant au deuil chez mon gallinacé favori; regroupement

des individus du groupe, changements d'habitudes, épisodes dépressifs... Les poules sont des animaux de troupeau, faisant pratiquement tout ensemble, et pouvant créer des liens plus ou moins forts entre elles. La perte d'un individu peut affecter différemment chaque membre du groupe en fonction de sa relation avec la morte et sa position hiérarchique. Elles peuvent montrer des signes de léthargie et de dépression lors de situation de deuil, chercher la défunte si le corps n'est pas visible ou rester groupées autour de celui-ci. Pas de larmes peut-être, mais des émotions pénibles, assurément. Il semblerait que les poules savent faire preuve d'empathie. Ironique encore une fois si l'on pense à l'empathie zéro offerte aux poules élevées en batterie, dans des conditions effroyables, ou aux broyages des poussins.

À présent, en plus de toutes les poules malades, hyper maltraitées et abattues qui tapissaient déjà le fond de mes pensées à l'écriture de cet article, s'ajoute le sentiment de toutes ces poules tristes, ces poules dépressives, ces poules qui ont dû bien comprendre ce qui se passait mais à qui jamais la possibilité n'aura été donnée de faire leurs deuils correctement.

La raison pour laquelle je ressens de la satisfaction et du réconfort dans l'idée que des comportements apparentés à des rites funéraires existent chez les animaux non-humains m'est encore un peu floue. Je crois que d'une certaine manière j'espère que plus on pourra prouver que nos comparses non-humains sont doués de toutes formes d'intelligence et de capacités émotionnelles, plus on aura une chance de rendre notre société moins spéciste.

Et puis peut-être que je crois avoir des choses à apprendre pour moi, dans leurs manières de faire les choses, même dans leurs manières de conscientiser la mort. Parce que la mort, je ne la comprends pas vraiment, et elle me terrorise.

Je m'en vais rêver, encore plus loin que la révolution queeroféministe croissante, à des milliards de poules libres survolant lourdement mais sûrement nos villes en gloussant le sang de leurs adèles, fleurs au bec, crottant jusqu'à ensevelissement les abattoirs, les élevages intensifs, les banques, et pas que...

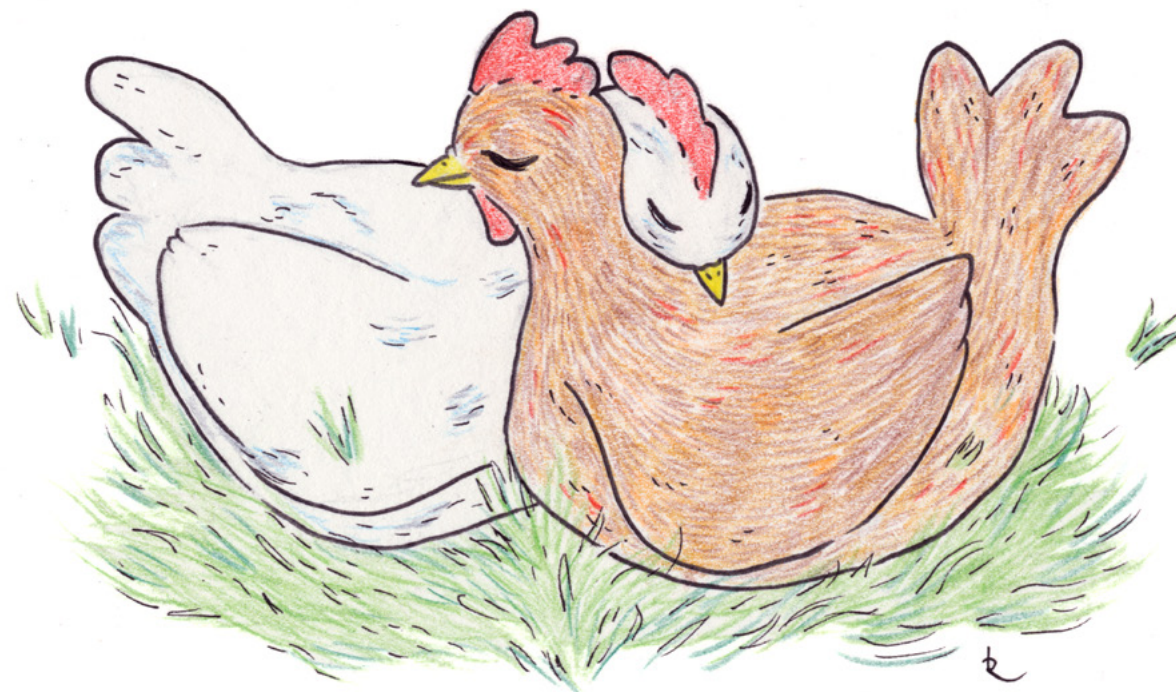
Al S. Gutierrez

Illustration: Thaïs Reichler

- 1 Expression visant à décrire les hommes blancs cisgenres hétérosexuels n'ayant pas fait état de leurs privilèges et n'ayant pas été plus remués que cela par la vague féministe, ceci ayant pour inconvénient de les rendre parfois agaçants voire très problématiques.
- 2 ALBERGE Dalya. *Mass frog burial baffles experts at iron age site near Cambridge*. The Guardian web. 2022.
- 3 Les h présents en terminaison de certains mots dans ce texte sont là pour signifier une terminaison inclusive, un peu à la manière du x plus connu. Ce choix de marquage de l'inclusif par un h, que l'on peut sonoriser ou non, dérive de l'écriture non genrée que je propose dans mon roman court *Les Humides*, écrit en 2022.

Recommandations

Comptes Instagram: @veganglimmer & @ethologuedesdinos



PERTES FRUITÉES

fluides vermillon, pulpes rougeâtres et autres représentations organiques des règles

Les menstruations, ne serait-ce que du fait des nombreux, doux euphémismes qui les qualifient (les ragnagnas, les trucs, les anglais, etc.) mais aussi, de par la façon dont elles sont signifiées (le fameux liquide bleu utilisé dans les pubs commerciales par exemple), sont malheureusement aujourd'hui encore une notion extrêmement tabouisée.

Historiquement, artiste·x·s, écrivain·e·x·s, théoricien·ne·x·s et autres génératrices et gardien·ne·x·s de la culture ont, dès la fin du XIX^e siècle, eu recours au symbolisme¹ afin de (se) représenter tabous et non-dits qu'interdisaient les conventions sociales. Le parallèle apparent entre la chair comestible (animale ou végétale) et celle, interdite, de la chair humaine (acceptée, de consensus, comme inviolable sous peine de condamnation éthique et morale) s'est vite imposé comme une évidence; en particulier dans les représentations artistiques et littéraires des corps humains et de ses différentes composantes.

Dans la culture anglo-saxonne, s'est développé un symbolisme qui a recouru aux couleurs mais aussi aux textures de fruits (en particulier, les fruits rouges) afin de signifier le corps humain, ses parties mais aussi ses sécrétions les plus tabouisées et/ou sexualisées. La grenade, véritable fruit défendu, appellerait au sexe (souvent, une sexualité considérée comme subversive et/ou hors de l'hétéronormativité), à la passion, mais aussi au sang et donc, à la

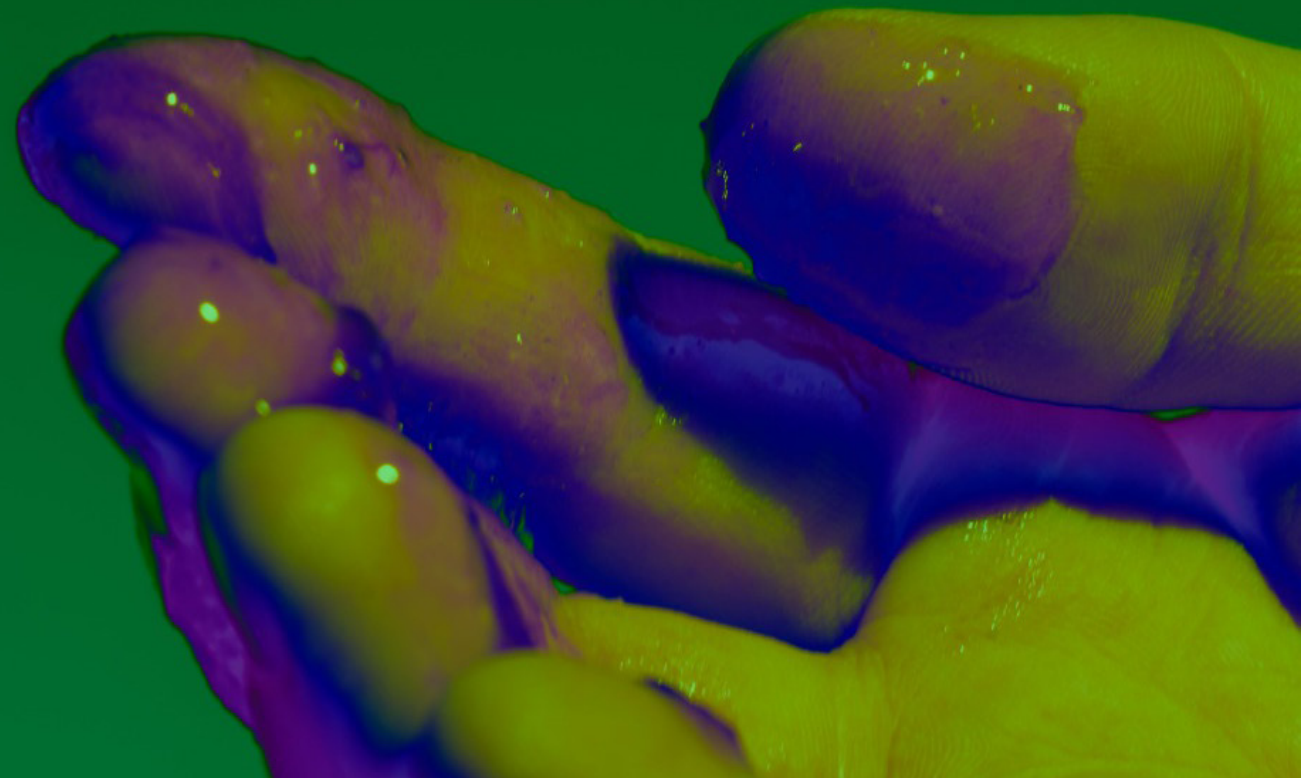
mort. Par ailleurs, d'autres aliments, tels que le chocolat (et le cacao qui le compose), sont aujourd'hui encore particulièrement vantés pour leurs vertus anti-dépressives voire aphrodisiaques. Des aliments qui représenteraient et qui soigneraient potentiellement certains maux dépassant le simple mal physique?

Dans un autre vaisseau sanguin de ce même symbolisme anglo-saxon, les fruits rouges sont aujourd'hui utilisés afin de représenter mais aussi de comprendre sa santé menstruelle et utérine. L'aspect général du sang des menstruations (texture, couleur) est aujourd'hui couramment représenté et défini en termes de ressemblance avec de la confiture de fraise, de framboise ou encore de cerise! Cela permet la démocratisation d'un certain savoir de son intimité, de son cycle, de sa vulve, etc.

Puis, ça permet surtout à chacun·e·x de pulvériser les tabous qui entourent les menstrus de manière fun, colorée et fruitée, tout en se réappropriant des codes symboliques longtemps utilisés par les agents du patriarcat, ceux-ci cherchant à romancer, s'attribuer et donc violer les sexes des femmes* et leurs menstruations! En somme donc, repenser les règles c'est repenser la culture. Donc libérez vos chattes et acceptez enfin les pertes fruitées qui s'agglomèrent en petites flaques sur votre culotte! On partage tous·x·tes la même *jam*, le même *juice*. Après tout, c'est, en quelque sorte, le liquide de la vie et de la mort. C'est la régénération, la douleur mais aussi, pourquoi pas, un puits de connaissances et de pouvoirs révolutionnaires. *So let's be juicy!*

Angela Neves
Photographie: Marie Brocher

¹ Technique de représentation d'une idée, d'un concept ou d'un phénomène qui exploite l'imaginaire collectif construit autour d'une image ou d'un symbole.



CRÔA

CRÔA

Performance

Ce texte a été écrit à l'occasion d'une soirée organisée par l'association veveysanne Espace 43¹ et la revue fribourgeoise État des Choses² à Fri-Son, dans la ville de Fribourg, le 30 avril 2022. Pour mener cet échange culturel entre deux villes bouillonnantes de jeunes talents, des artiste·x·s veveysan·ne·x·s ont été invité·e·x·s à se produire.

Ce texte est né d'un amour commun pour l'expression écrite, chère à nos adelphe·s d'État des Choses, les valeurs à la fois politiques et queer de la fête, chères à nos adelphe·s d'Espace 43, et les grenouilles, chères à notre GT Performance créé pour l'occasion. Cette contribution comprend trois textes écrits individuellement, qui deviennent trois voix qui s'entremêlent, dont la lecture-performance s'est faite sur un fond de musique à la fois tech et planante.

¹ Compte Instagram: @esp4c3

² État Des Choses. www.etatdeschoses.online.

BYE

BYE

Elles ont fait

frissonner
les forêts,

terrains
abandonnés
et bords

de rivières.

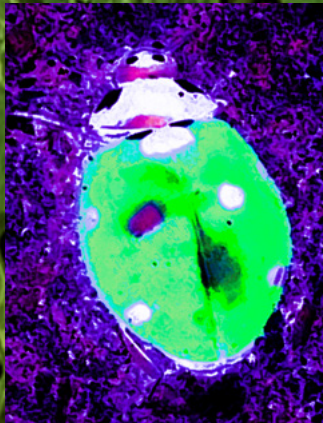
Du liquide par terre, visqueux, froid et translucide. Tout se répand sur le sol. Elle ne hurle pas, elle parle simplement. Elle crache, elle parle, elle crache. Tout se répand sur le sol. Ce sont des grenouilles, ou des crapauds, je ne savais pas à neuf ans et je ne sais toujours pas aujourd'hui. Besoin identificatoire brûlant tout comme ce cri brûlant aussi vêtu de grenouilles glaciales. Je ne serai pas la princesse, pas Peau d'âne non, je ne serai pas la sorcière qui crache des grenouilles, je serai ces grenouilles. Qui sortent, qui transpercent, qui implosent, qui explosent tout le reste oui tout, car il ne reste que la danse. Il ne reste que la danse et c'est maintenant. C'est maintenant j'ai dit. Maintenant qu'il faut danser.

Astro

ASTRO FUNÉ- RAILLES



L'ENTER- REMENT SUR MESURE POUR CHAQUE SIGNÉ



BÉLIER

À l'enterrement du-de la Bélier, pas le temps de s'ennuyer: entre un stand piercings et tatouages pour garder un *potit* souvenir de l'événement et le match de catch grandiloquent où vous pourrez vous époumoner dans la sueur et la bière, vous aurez du mal à vous rappeler pourquoi vous êtes venu-e-x-s. Tenue incorrecte exigée, les tenues sobres seront décriées; ramenez plutôt votre plus beau cuir (vegan) orné de flammes, votre enthousiasme et votre envie d'en découdre!

Soundtrack: Kesha – Die Young

TAUREAU

Tous les sens en action à cet enterrement qui aura l'air d'une orgie romaine! La déco a été soignée et ça sent bon, les corps se délassent, s'enlassent et se font péter le bide dans cette *garden party* champêtre, pendant que lae défunt-e-x repose – enfin tranquillement! – dans son cercueil, vêtu-e-x d'un peignoir en satin *chic et confortable*. Cependant personne ne fera de quartier au grand concours de sarcasme organisé pour l'occasion, une belle opportunité de parfaire votre *resting bitch face**, et on espère que vous aurez prévu la journée car, à l'enterrement de ce signe, tout sera long et lent. Presque aussi long qu'il le faut aux Taureaux pour exprimer réellement leurs émotions, mais il paraît que la patience est d'or, et l'or, c'est très Taureau! Allez, on cueille un bouquet de fleurs, on profite!

*La *resting bitch face* est une expression pour désigner les personnes dont l'expression/le visage, bien que neutre, apparaît aux yeux des autre-x-s comme de la colère, de l'irritation ou du mépris.

Soundtrack: Peggy Lee – Is That All There Is

GÉMEAUX

L'enterrement du-de la Gémeaux sera à son image: festif, cinglant et cultivé! Ainsi, le tout commencera par un grand débat, puis se poursuivra avec un apéro-soirée message et quizz culturel par équipes tirées au sort (peut-être vous rendrez-vous compte à ce moment-là que personne ne se connaît à cet événement). Petit bonus: une app aura été créée pour l'occasion pour donner toutes les infos et connecter les gens pour ce super événement culturel, oups, enterrement.

Soundtrack: Patti Smith – Ghost dance



CANCER

Durant la cérémonie, un chœur de pleureur-euse-x-s saura arracher une larmichette même au-à lae Capricorne lae plus stoïque. S'ensuivra la lecture d'une lettre du-de la défunt-e-x, expiant une ultime fois ses vexations personnalisées à l'égard de chaque invité-e-x. Cet éloge se terminera par un dernier pardon solennel. Pour vous rassérer, des petits fours personnalisés vous attendront à l'apéro, témoignant de l'hospitalité à toute épreuve de lae défunt-e-x. Les plus généreux-se-x-s pourront faire don à l'association « Sauver nos hérissos urbains » de la région. Un concert de rock emo vous permettra une fois pour toutes d'extérioriser vos émotions réprimées de manière intense et sonore. Vous repartirez déshydraté-e-x-s, avec un flacon de larmes en pendentif pour toujours vous rappelez du-de la défunt-e-x sous son meilleur jour.

Soundtrack: Linkin Park – In the End

LION

L'office démarrera par un discours écrit pré-mortem par feu lae Lion qui vous aura décrit avec de belles phrases à quel point vous êtes des personnes formidables, comment vous lui manquerez et sur l'importance de l'amour vrai. Ce discours a bien entendu pour dessein de vous faire encore une fois profiter des resplendissants talents du-de la Lion pour les discours, l'écriture, les arts, les fêtes, les relations, tout ça... Le cercueil blanc et doré parvient tout juste à retenir l'éblouissance avec laquelle lae défunt-e-x a été vêtu-e-x, et même vos tenues qui ont suivi le *dress code* « strass et paillettes » demandé ne parviendront pas à rétablir l'équilibre lumineux de la pièce. Le petit Jésus prépare ses Lunettes de soleil. Tout cela, à moins qu'il n'y ait pas d'enterrement, lae Lion s'étant simplement fait cryogéniser: on n'aurait tout de même pas en rester là, *bitches* <3!

Soundtrack: Dalida – Mourir sur scène

VIERGE

À l'enterrement *sur-planifié* du-de la Vierge, vous ne pouvez pas déroger à grand-chose: le *dress code* « sport chic », le plan de table soigneusement choisi et le processus de sélection à l'entrée sont mis en place pour que cet événement frise la perfection. Les invité-e-x-s recevront même une dernière critique écrite sous couvert d'un dernier conseil bienveillant, quel plaisir! Même si les invité-e-x-s sont prié-e-x-s de nettoyer leur place avant la fin de l'événement, iels trouveront tous leurs efforts récompensés par une pochette cadeau composée d'une petite plante grasse et de sels de bains à la lavande. Ça en ferait presque oublier les quelques invité-e-x-s inconnu-e-x-s au bataillon, hyper louche-x-s et possiblement très aviné-e-x-s que tout le monde a dévisagé à leur entrée...

Soundtrack: Wendy Rene – After Laughter (Come Tears)

BALANCE

À cet enterrement, le choix du buffet ou des tenues sera un peu *off car*, vous connaissez lae Balance, iel n'aura pas su vers quelle option se porter de son vivant, alors dans la mort... En revanche, soyez sûr-e-x-s que vous recevrez une quantité de champagne tout à fait équitable à celle de vos voisin-e-x-s de table. Ces dernier-ère-x-s auront d'ailleurs été choisi-e-x-s avec soin par lae défunt-e-x, dont les talents de *matchmaker* – avérés ou non – ne s'épuisent décidément jamais. Qui sait, vous rencontrerez peut-être votre âme sœur à ce (malheureux) événement, qui se terminera en grande pompe par la distribution de lettres de réconciliation avec des clés de communication pour qu'enfin vous enterriez la hache de guerre avec cet ami-e-x du-de la défunt-e-x que vous n'avez jamais pu blairer, en fait.

Soundtrack: Juliette Armanet – Le dernier jour du disco

SCORPION

Alors déjà, si vous êtes invité-e-x à un enterrement de Scorpion, on vous conseille de vous y pointer pour deux raisons; premièrement, une liste sera tenue pour inscrire les absent-e-x-s afin que lae défunt-e-x puisse venir les hanter... Deuxièmement, pour les Scorpions, le signe de la mort bahahaaah, c'est le grand soir, la teuf sera juste à graver dans les annales! Velours rouge, bougies, show burlesque, cracheur-euse-x-s de feu, dorures, vin à foison, musique clinquante, *dark room*... Bon il y aura tout de même le moment pénible du discours culpabilisant, récité par un proche un peu soumis, décrivant comment « certaines personnes ici m'ont vachement fait souffrir! » On se détendra en essayant de deviner le nombre de rancœurs et de personnes que « je ne pardonnerai jamais!! » lae Scorpion a emporté dans la tombe. Grâce à l'esthétique gothique et mortifère qu'iels ont déjà essayé d'afficher de leur vivant, la tombe leur va si bien <3.

Soundtrack: Hante. – Éternité

SAGITTAIRE

Préparez-vous à exploser votre budget carbone pour l'enterrement du-de la Sagittaire: l'office se déroulera sur une petite île perdue dans le Pacifique. Pour vous récompenser du long mais enrichissant voyage accompli, vous serez accueilli-e-x-s par un show de stand-up éblouissant qui vous fera oublier tristesse et porte-monnaie troué. Afin d'entamer votre deuil de bon pied, un atelier méditation en pleine conscience vous attendra sur la plage avec Steve, surfer bouddhiste au grand cœur. Après une soirée endiablée à danser la Macarena, vous aurez peut-être la chance de passer une nuit exceptionnelle aux côtés de Steve dans le dortoir 34 places réservé pour l'occasion. Le lendemain, vous retournerez à votre vie banale ou, pourquoi pas, vous continuerez un tour du monde à la voile avec Steve pour satisfaire les dernières volontés d'aventure de votre Sagittaire préféré-e-x.

Soundtrack: Edith Piaf – Non, je ne regrette rien

CAPRICORNE

Mais pourquoi la Capricorne a-t-iel insisté sur le dress code « business and black tie », « executive realness » pour son enterrement ? Eh bien simplement parce que, malgré l'aspect *afterwork* de celui-ci, un mardi à 19 h 00, iel compte tout de même vous faire participer à la soirée ballroom que sera ses funérailles. Tel·le·x *Miss Candy* dans *Pose*, la Capricorne ne ratera pas l'occasion de briller une dernière fois sous le feu des projecteurs (et ne résistera pas au plaisir de voir ses proche·x·s s'entredéchirer dans une compétition de danse pour remporter le trophée et la totalité de son héritage). Qui sera la plus *fierce* de ses endeuillé·e·x·s ?

Soundtrack: Rihanna – Bitch Better Have My Money

VERSEAU

Vous avez déjà participé à une *rave party* dans une église ? Vous avez déjà participé à une manifestation politique alors que vous partiez pour un événement à thème « les Schtroumpf·e·x·s pailleté·e·x·s rencontrent Dark Vader sur Nintendo 4 » (thème que vous n'aviez pas bien saisi au passage) ? Vous avez déjà bu un cocktail au thé froid Migros, huile de sarriette, bourbon et fruit du dragon dégueulasse alors que vous auriez juste aimé un verre de vin ? Vous avez déjà vu un enterrement annulé pour cause de « pas assez de monde inscrit » ? Non à tout ? Eh bien c'est ce qui vous pend au nez avec l'enterrement de ce signe qui vous manque déjà sûrement alors que lui a déjà fait don de tous ses effets personnels à une association de soutien des personnes en situation de migration, par idéal politique bien sûr – et par souci d'ego peut-être !

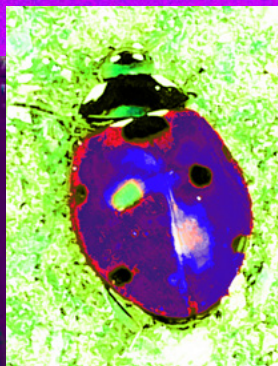
Soundtrack: Les Rita Mitsouko – Marcia Baila

POISSON

Ces petits êtres aquatiques étant complètement perché·e·x·s toute leur vie, iels seront dans la mort « comme des poissons dans l'eau » (*no regrets*). Leur enterrement sera donc hyper spirituel, en plein air, avec une déco anges, fleurs et jolis branchages, un genre de cérémonie wiccane où vous serez sûr·e·x·s de réaligner vos chakras ! Pour le dress code, sortez votre plus belle toge en lin ou en coton bio et laissez-vous emporter dans leur super *after* DMT/ouija où vous pourrez leur adresser un dernier message dans « l'eau delà » tout en planant à l'infini sur le film *Le Grand Bleu*.

Soundtrack : Lana Del Rey – Bel Air

Laura-Marie Berner, Mathilde Fragnière, Valentine Bovey et Al S. Gutierrez pour la Team Astro
Images: Julie Wuhrmann et Al S. Gutierrez



Noir, silence, sueur, stroboscope, sensation, secousse sismique, les corps autour de moi semblent en suspens, semblent accélérer leur mouvement dans la mélasse du son qui s'échappe des haut-parleurs, une basse qui semble tous les frapper au cœur, et ils sont projetés dans les airs, pantins de la musique, complètement abandonnés, ballottés en tous sens, dans l'attitude de ceux qui, couché·e·x·s sur leur lit, sentent monter l'orgasme avec les spasmes. J'ai fermé les yeux et le noir s'est abattu sur l'entrepôt, j'aime me sentir foule, j'aime que mes membres soient les membres d'une pieuvre animée par un·e·x danseuse, la DJ a les yeux fermés et elle aussi sent la foule qui est à ses pieds, iel sait que maintenant qu'iel est la plus puissant·e·x de tou·te·x·s, la basse hypnotique, hypnotique, hypnotique, sueur hanches sueurs hanches sang sang sang veines coeur coeur boum boum cheveux cheveux souples sinueux l'air lourd et boueux les regards qui se perdent et s'enlacent, laisser laisser laisser ses cheveux sombres et mes mains dans mes cheveux sombres et ses hanches qui s'enfoncent dans les hanches de quelqu'un d'autre un·e·x inconnu·e·x qui n'est que chair et que sang et que danse, elles s'enlacent et s'enfuient et s'enfoncent.

La soirée se déroule comme une tornade étourdissante et joyeuse qui me fait flancher autant qu'elle me remplit.

Les sonorités font couler et secouer multiples vibrations, claquements et rythmes envoûtants dans mes oreilles, mes jambes, mes doigts, mon ventre. Nous dansons beaucoup, je suis de plus en plus étourdi et grisé. Les pieds qui tapotent le sol et les genoux qui se soulèvent et se déplient en faisant balancer les hanches s'ajoutent aux sons dans un essaim euphorisant de gestes faisant tourner l'air et les poignets. Il y a beaucoup de sourires autour de moi.

Je les vois toutes ces couleurs, je les vois partout, elles irradiant, elles sont puissantes, elles nous protègent. L'aposématisme est le nom donné au phénomène. Ce sont tous les signaux qu'un animal envoie pour montrer qu'il n'est pas comestible, un moyen de se protéger en somme comme un autre. Les

grenouilles ont choisi des couleurs pour signaler qu'elles sont vénéneuses, qu'il ne faut pas y toucher, respecter cette barrière. Dans notre société il n'y a pas de barrière, les couleurs et les artifices sont préférables sur les femmes cis. Attirer le regard des hommes cis, rendre auto-accusables les viols. Les jupes, les chemisiers, les robes. Féminité exigée puis punitive et responsable. Personne ne nous fera croire que c'est la femme fatale futile qui a aguchié le viol avec son rouge à lèvres rouge, trop facile, paradoxe patriarcal prévisible tu ne m'auras pas cette fois-ci, tu ne m'auras plus jamais. Les grenouilles sont peut-être colorées et vénéneuses mais ce ne sont pas elles qui mettent le poison dans les verres. Je vous tire la langue. C'est une langue de grenouille libérée avec au bout une toute petite tache mauve.

Il faut reprendre la nuit.

Il faut glisser entre les mailles du filet, entre les pores de la peau cuirassée du patriarcat.

Je veux me transformer, je veux devenir verth. Je vais fondre dans l'étang, avec mes adèles. Nous allons baver le marais des pailletés en colère.

Je saute. Je mange des moucherons qui puent l'acidité morbide de leur système absurde.

La fête n'est pas un besoin vital. Ce n'est même pas une expérience vitale : on vit très bien sans faire la fête. Soit-disant.

L'espace nocturne a ses propres manières de faire, qui tranchent avec la logique du jour. Danser, jouer avec la pénombre, disparaître, chanter, arracher des affiches, parler fort, sentir, mouiller.

La fête est considérée négativement, sous l'angle de l'escapisme, une échappatoire pour personnes débordée·x·s face au quotidien. Mais c'est le quotidien qui nous déborde dessus. C'est sa structure masculiniste violente qui nous engluie pour nous donner à manger au capital. Nous sommes comme enroulé·e·x dans la langue gluante du capitalisme cishétéropatriarcal, comme plaqué·e·x au mur face à la lumière blanche

des néons et des écrans de nos outils de travail.

Se reposer. Aller dormir est certainement le début d'un acte révolutionnaire. Aller danser est certainement le début d'un acte révolutionnaire. Aller défendre nos corps est certainement le début d'un acte révolutionnaire.

Oser des espaces-temps différents.

Au sein du monde réel, institués par des collectifs, selon des logiques de coopération, de gratuité, et d'auto-organisation, peuvent naître pour une ou quelques nuits, selon la violence de la répression, des espaces radicalement autres.

Zones d'autonomie temporaire. Embryons d'utopie. Construction de nouveaux récits – alternatives face à un régime dit de *réalisme capitaliste* qui nous empêche d'imaginer des contre-récits.

une réelle contestation

Lorsque nous sommes rendu·e·x.s inopérant·e·x.s au lendemain de nos excès, nous ne pouvons pas être complètement exploité·e·x·s – pas tout de suite, du moins

Mais la nuit, la fête aussi est engluée par les mascus, les ordres, les flics. Des présences faussement sécuritaires. faussement pour notre bien. Engluée par les normes binaires du genre et du régime hétérosexuel. Jugements. Empêchements. Frottements. Stop.

Les moustiques, les mouches, les mouchards, les drones, la surveillance de l'État, je te la bouffe avec la langue. Car ce soir je suis une grenouille festive et mon militantisme est un crachat. Je bave. Du liquide par terre, visqueux, froid et translucide. Je suis une grenouille et je tire la langue au monde.

Ma gorge qui croasse la rage ne boit pas, ne respire pas. J'absorbe tout par la peau. Je reste humide. Mes grands yeux noirs globulent de chaque côté de moi, croyez-les vides, mais j'ai tout absorbé et j'en ai fait un poison tueur. Touche-moi et les peaux venimeuses de moi et mes adèles sauteront sur le corps sec et rigide que tu trimalles dans ta masculinité ou ton uniforme.

En juin 2022, Mets tes palmes a eu le plaisir de participer à la FFIFA, le Festival des Femmes* Insoumises et Fières en Action au Rocking Chair (RKC) à Vevey. Créé en 2019, le festival a pour but de soutenir et préparer la grève féministe du 14 juin, en mettant en avant des artiste·x·s sexisé·e·x·s et acteur·rice·x·s culturel·le·x·s féministes*. A l'occasion de cette édition, nous y avons animé notre premier atelier d'écriture.

Nous avons choisi le thème de la mort afin d'introduire le sujet de la présente revue dont la rédaction débutait précisément en juin. Déjà enthousiasmées par les conversations riches soulevées par le choix de cette thématique au sein de Mets tes palmes, nous [organisatrices de l'atelier] souhaitons élargir la discussion en voyant ce que ce thème provoquerait comme idées et ressentis chez les participant·e·x·s ainsi qu'en partageant un moment d'écriture à plusieurs. Le format de l'atelier d'écriture nous paraissait émancipateur et cathartique, en particulier dans le cadre d'un festival comme la FFIFA, car « outre les maisons d'édition et collections, les lectures, les performances [...] les ateliers d'écritures apparaissent comme des lieux centraux œuvrant à diffuser une pensée littéraire féministe, *queer* et antiraciste »¹. En effet, de nouvelles voix ne peuvent se développer que dans les marges des pratiques hégémoniques du domaine littéraire. Ce dernier est marqué par des enjeux capitalistes, élitistes et généralement oppressifs: l'obligation d'être sélectionné·e·x par une maison d'édition pour appartenir au champ de la « bonne » littérature (et stigmatisation de l'auto-édition), transformation des livres et des auteur·rice·x·s en marchandises (ce qui aboutit à une précarisation des artiste·x·s) et reproduction d'oppressions basées sur le genre, la classe et l'ethnie – la question, par exemple, de savoir si les « femmes* de lettres » ont le droit d'exister fait débat depuis le Moyen Âge jusqu'à maintenant, sous des formes diverses! Ainsi, de par une pratique collective et démocratique à laquelle touxtes peuvent prendre part, l'atelier d'écriture ouvre un nouvel espace de création, de parole et de réflexion qui prend une valeur subversive. D'autant plus que la météo nous a donné l'opportunité d'animer cet atelier en extérieur, ajoutant à notre expérience littéraire le sentiment empouvoirant d'occuper l'espace public.

Après avoir déplacé des bennes de compost et un préservatif usagé, nous avons installé derrière l'arrêt de bus de Gilamont des coussins, couvertures et encas (plus ou moins) résistants à la canicule. Nous avons écrit pendant 45 minutes, assis·e·x·s par terre, stylo dans les mains, livres en guise de sous-mains, bercé·e·x·s par le bruit des voitures et des cloches des chèvres broutant dans le pré derrière le RKC. Alors que certain·e·x·s participant·e·x·s appréhendaient d'écrire pendant 45 minutes, nous avons touxtes été très surpris·e·x·s par la vitesse à laquelle le temps est passé. Nous avons remarqué que nous n'avions plus l'habitude de prendre le temps d'écrire dans un cadre différent de celui des études, du travail ou de nos autres obligations. Le fait d'être à l'extérieur et de prendre ce temps pour écrire, de notre côté et, en même temps, touxtes ensemble, nous a, à touxtes, fait beaucoup de bien.

Nous anticipions l'impact que ce thème pourrait avoir chez les participant·e·x·s de l'atelier et craignons de ne pas avoir les ressources pour assurer un cadre suffisamment sécurisant. Nous souhaitons néanmoins amener ce sujet à l'atelier d'écriture et dans ce numéro précisément dans le but d'alléger le tabou autour de la mort. Même si, heureusement, personne n'est parti en courant de l'atelier lorsque nous avons énoncé le thème, ce dernier a effectivement, pour beaucoup, fait émerger des impressions, émotions et réflexions imprévues. La créativité des participant·e·x·s a été beaucoup stimulée et s'est exprimée de différentes manières: la mort a été abordée comme une angoisse ultime, ou au contraire comme un dernier recours; la mort comme non-reconnaissance; les différents deuils des personnes qui nous étaients chères; les façons différentes de pleurer un·e·x mort·e·x selon son genre; le rapport entre la matérialité et l'immatérialité – et ce qui advient de notre corps après la mort; le processus de deuil collectif, etc. Le temps d'écriture, les moments de lecture et les discussions qui ont suivi ont été intenses et belles, et Mets tes palmes se réjouit d'organiser un prochain atelier, dans un cadre encore plus idyllique. En attendant, nous souhaitons partager avec vous les créations² qui sont ressorties de cette première expérience, pour peut-être vous inspirer à nous rejoindre au prochain atelier!

Mathilde Fragnière, Suzanne Badan, Valentine Bovey, Angela Neves
Photographie: Julie Wuhrmann

- 1 SAINT-AMAND Denis & ZBAEREN Mathilde. *Incandescences: De la littérature comme lance-flammes*, dans *Revue critique de fiction française contemporaine*. vol. 24. 2022.
- 2 Afin de rester au plus près de ce qui a été rédigé ce jour-là, nous avons décidé de publier les textes tels qu'ils étaient après les 45 minutes d'écriture. Nous n'avons donc pas apporté de corrections autres que des corrections orthographiques. Nous vous laissons découvrir ce qu'il est possible de rédiger en 45 minutes, sans plan au préalable et sans grandes modifications post-écriture.

Quand tu es morte, maman n'a pas pleuré mais quand toi tu es morte, maman est allée parler à tes plantes, à tes oignons fraîchement plantés, à ton papier abandonné à ton fourreau. Quand tu es morte, maman n'avait rien à raconter, rien à pleurer, aucun souvenir qu'elle aurait pu partager dans l'église de Vallois, pleine à craquer. Quand tu es morte toi, maman, comme toute sa vie, nous a fait le récit de tes aventures autour du monde, comme à son habitude. Elle n'avait pas besoin que tu meures pour le faire. Quand tu es morte, maman n'a pas pleuré pour toi, elle a pleuré pour Grosspapa, pour Pépé. Quand il est mort, elle n'a pas pensé à toi.

Je ne sais pas pourquoi je pense à nouveau à ton écriture serrée, couchée sur des centaines de pages arrachées de tes journaux. Il fallait protéger tes pensées passées, comme si elles avaient pu contredire tout ce qui a été dit dans l'église de Vallois, pleine à craquer et où maman n'a pas pleuré.

Je me souviens évidemment de mes larmes à moi, non pas parce que tu étais partie, mais bien parce que tu étais restée trop longtemps, bien trop longtemps seule avec Pépé, à côté de l'église de Vallois, vide toute l'année, sauf que tu es morte évidemment.

Quand tu es morte, je suis restée seule à contempler le parc, sachant que je ne reviendrai jamais. J'ai pleuré en passant le col Ste-Marie parce que Vallois c'était fini. J'ai pleuré parce que maman n'a pas pleuré maman, mais elle t'a pleuré toi. Parce que maman a oublié que papa était méchant et maman a oublié que maman pleurerait tout le temps et ma maman fait comme maman mais papa ne fait pas comme son papa.

Pourquoi, comme maman, quand je pense à papa est-ce que je pleure, mais, comme maman, je pleure pas quand je pense à maman: Pourquoi est-ce que chez moi les mamans sont moins pleurées que les papas, et pourquoi est-ce que je connais toute la vie de Pépé et rien de celle de Mémé. Pourquoi est-ce qu'on se souvient des actions de Pépé, mais seulement de la soumission de Mémé? Papa, je veux pas te pleurer comme tu as pleuré papa. Quand papa est mort, une partie de mon papa est partie avec toi. Papa je sais que tu veux que le jour où nous te pleurerons arrive, mais Papa je pleurerai mon papa, je pleurerai encore plus que maman qui pleure papa. Papa je ne peux pas te pleurer, tu ne dois pas (jamais) être pleuré, parce que maman n'a pas pleuré maman et je ne peux pas voir maman te pleurer ou ne pas te pleurer. Je refuse d'en faire un pari, donc papa ne me fais pas te pleurer et maman ne fais pas trop pleurer papa. Et je sais déjà que nous n'aurons pas fini de te pleurer que papa aura déjà arrêté de te pleurer, pas toi.

Mes seins pèsent sur ma poitrine
Mon corps serait-il différent pour toi
Mort

S'il s'animait soudain, mort, et déambulait
Qui saurait dire qu'il ne pense plus
Tant qu'on peut l'imaginer
Nu

Que feraient-ils de mes seins froids
Dans la pénombre d'un hôpital
Ou de mon vagin silencieux
Après minuit au coin d'une rue

Si je ne suis que matérielle
Si je l'étais déjà avant
Voudras-tu regarder sous ma jupe
Une dernière fois à l'enterrement ?

Chloé Gédet

Tu es partie... je t'ai vue trois fois, à peine, puis tu es partie. Je n'ai pas eu le temps de mémoriser les traits ridés, brûlés par le soleil, de ton visage. Toi, tu n'as pas eu le temps (ou peut-être ne l'as-tu pas pris) d'apprendre mon nom. Tu n'avais de cesse de m'appeler par le nom de ma grande-sœur : cette enfant que tu as pris le temps d'éduquer malgré toi. Moi, née bâtarde d'un second mariage, tu n'avais pas pris la peine de retenir mon simple nom... Et pourtant, lorsque tu m'appelais par son nom à elle, je jubilais. C'est le seul lien que j'avais avec toi... Tu étais mon histoire et j'étais un peu la tienne aussi, malgré tout. Maman a beaucoup pleuré lorsqu'on l'a appelée pour annoncer ton décès. Moi, je n'ai pas compris. Je suis restée là ; les bras ballants. Je n'ai consolée ta fille que parce qu'elle s'est fondue dans mes bras... Je ne ressentais rien. Une étrangère. Puis, lorsque je suis retournée en cours cet après-midi-là, je me suis à mon tour effondrée en pleurs contre la porte de la classe. Mais je pleurais pour moi en réalité. Je pleurais parce que cela me faisait un poids de plus à porter que je ne saisisais pas au fond de moi. Trois fois. Trois regards. Puis plus rien.

Tu es partie... Emportée par un cancer du sein apparemment. Je ne sais pas exactement... on ne me l'a pas dit ou alors je n'ai pas osé demander. Je l'ai « entendu ». On ne parle jamais de la mort. On ne parle jamais de TA mort. Un cancer du sein... toi qui étais si fière de tes magnifiques seins. Ils avaient beau être « faux » ; tu rayonnais lorsque tu en parlais. Tu étais véritablement toi, sans complexes, siliconée ou pas. Et puis tu m'as acheté mon premier soutien-gorge ; une paire de baskets à paillettes pour la gym ; mes premiers talons... Tu jouais à la poupée avec moi et m'appelais « ta fille de cœur » ; toi qui avais tant voulu une fille et qui n'avais eu « que » des garçons.

Tu m'as appris à « détester les mecs » et à m'en méfier aussi. Tu m'as appris à « être femme » à ta manière ; elle n'était pas parfaite mais elle était brutalement honnête. Comme toi quoi... Comme maman aussi (parfois). Des fois je m'imagine que tu es encore là, quelque part en voyage, à bronzer sur la plage ; et que bientôt, je recevrais une carte postale de ta part.

Tu es partie... Un jour tu prenais de mes nouvelles à travers tes filles ou alors tu m'attendais sur la terrasse en bas de la maison ; un jour tu m'envoyais un message pour les fêtes ou tu venais prendre le café avec maman. Tu me disais toujours que j'étais grande, que j'étais belle et intelligente. Tu caressais tendrement mes cheveux et tu riais fort. Puis un jour, quelqu'un parlait de toi, j'ai demandé comment tu allais et on m'a répondu que tu étais « disparue ». Comment ça « disparue » ? ça veut dire quoi « disparue » ? Comme si on ne te trouvait plus quoi... Maman a été à ton enterrement, mais elle ne me l'a dit que quelques jours après. Elle ne voulait pas que je vienne. Elle ne voulait pas que je te voie « comme ça ». Dans ma tête, tu es partie vivre seule à la montagne pour fuir tout le monde. Et tu as bien raison.

Grande-mère, « maman », marraine... vous êtes parties. Et moi j'attends (im)patiemment de vos nouvelles. À bientôt

Angie

Chère Mort,

Il y avait des moments où je pensais beaucoup à toi. Des moments où je voulais te rejoindre. J'avais hâte de te rencontrer, mais le prix pour cela était trop élevé. Pour la plupart des gens, tu représentes la douleur, mais dans ces moments-là, pour moi, tu représentais l'espoir. L'espoir que quelque chose de mieux m'attend, l'espoir que la douleur quitte mon cœur, ma vie. L'espoir que je puisse recommencer ma vie comme si j'étais une feuille de papier vierge avec des possibilités infinies attendant d'être écrites.

Peut-être que tu représentes la douleur seulement pour les personnes qui n'ont pas le choix que de te rencontrer. Tu dois choisir pour eux, car c'est ton rôle et c'est ce qui doit arriver. Cela pourrait être considéré comme égoïste, mais tu ne fais que suivre ton destin, de faire un travail que personne ne veut faire.

Les vrais égoïstes sont ceux qui décident de tuer quelqu'un intentionnellement, pour leurs propres motifs, pour leur propre plaisir, leur avidité ou leur haine.



En tant que femme lesbienne, je ressens cette crainte. La crainte qu'il y ait quelqu'un d'égoïste qui veuille me tuer simplement à cause de qui je suis et de la façon dont je choisis de vivre. J'ai de la peine pour toutes les femmes qui se sentent comme ça, plus effrayées par le monde et les gens que par la mort. Je prie pour qu'elles fassent le bon choix et choisissent de vivre. D'être fortes et courageuses afin de pouvoir inspirer les autres à être elles-mêmes ouvertement en toute liberté.

Aujourd'hui, je choisis de vivre. Peut-être que ce serait plus facile de te rejoindre, mais je ne veux pas choisir le chemin facile. Je me battraï pour mes droits et pour assurer ma sécurité, ainsi que pour toutes les femmes qui ont peur de vivre leur vie.

Vera

Quand j'étais enfant, je n'avais pas peur de la mort. Ma grande sœur, au contraire, commençait à angoisser dès qu'on abordait ce sujet. Je ne la comprenais pas et trouvais même son comportement ridicule. Comment avoir peur de quelque chose qui paraît si loin ? On a tellement de choses à vivre d'ici là. Depuis, j'ai en effet déjà vécu plein de choses, et il m'en reste encore tellement à vivre. Mais maintenant, j'angoisse. Cette peur de mourir est apparue vers mes 20 ans, après un banal visionnage d'un épisode de black mirror. Le gros choc : un jour, je vais mourir. Tout va s'arrêter pour moi. Je n'ai pas le choix. C'est comme ça. Je ne peux rien faire pour changer ça. C'est injuste. À quoi ça sert de continuer à vivre, si c'est pour qu'un jour, peut-être de façon totalement abrupte et non prévue, tout s'arrête ? Du coup, pourquoi suis-je là ? C'est absurde. Je repense à ma grande sœur. Maintenant, je la comprends. Maintenant, c'est moi qui, parfois, le soir, sens des sueurs froides parcourir tout mon corps dès que je pense à ma fin inéluctable. Cette angoisse ne se calme pas facilement, et encore moins au vu du contexte de ces dernières années : COVID, guerre en Ukraine, féminicides, la transphobie toujours aussi présente. C'est absurde, quelle angoisse. Des fois, quand je suis dans les transports publics, je regarde les gen-te-x-s autour de moi. Souvent, iels m'énervent : trop bruyant-e-x-s, trop proches physiquement, trop... trop. Puis me vient en tête le fait que toutes ces personnes vont mourir, comme moi. Un jour, comme moi, elles seront couchées, immobiles, froides. Soudain, elles m'énervent moins, et je me sens même connectée à elles. Mais penser à la mort des autres a aussi un effet... angoissant. En tant que tante et grande sœur, je me rends compte que la mort de ma nièce de 3 ans ou de mon adelphe de 9 ans mon cadet m'angoisse désormais plus que ma propre mort.

Aujourd'hui, j'angoisse toujours. Mais heureusement, j'ai trouvé des choses qui m'aident à me calmer. La première, c'est le déni. Dès que je sens les sueurs froides monter, je me dis « non, pas ce soir, je n'ai pas l'énergie pour ça » et essaie non sans peine de penser à autre chose. La deuxième stratégie vient d'une séance d'hypnose avec ma psy. Cela m'a aidée à m'ancrer dans le moment présent et rester sur terre, sans me faire emporter par mon angoisse que je visualisais durant la séance d'hypnose comme une tornade qui balayait tout sur son passage. Tout et tout le monde. Tout le monde y passait. Ma dernière solution me vient de mon déménagement à Vevey. Quand je sens l'angoisse monter, je me pose sur mon fauteuil et dirige mon regard sur les montagnes, juste au-dessus du lac. Et là, tout s'arrête. Tout se calme. Je me sens petite. Je me sens détendue. J'ai l'impression d'appartenir à quelque chose de grand, d'appartenir à ce monde. Je crois que c'est ça le sens que je cherchais.

Suzanne

La mort

Elle nous fait peur, elle nous angoisse, elle nous fait vivre aussi. Et pourtant, on la connaît déjà, elle est déjà là, toujours, tout le temps. La mort au féminin. Certaines sont déjà parties depuis longtemps, certaines vont partir un jour ou peut-être jamais, d'autres sont là mais sont portées disparues. Combien d'entre elles sont mortes nées. La mort de l'âme est bien pire que la mort du corps. Elles qui ont donné leurs vies à l'Humanité, et qui sont mortes pour avoir défendu leurs valeurs et leurs droits. Les folles, les marginales, les putes, toutes ont été nos mères. Des mères ingrates, irresponsables, des coupables. Le pouvoir d'un groupe sur des minorités s'assoit sur un bouc-émissaire. Homicide, suicide, viol, oppression, violence, négligence sont les couleurs de la mort. La mort est une pride car elle réunit toutes les minorités. Touxstes au ciel ielles s'en vont sur l'arc-en-ciel qui, dans un coup d'éclair, met en lumière l'atrocité d'un monde qui, au nom du patriarcat tout-puis-sant, a tué nos mères, nos sœurs et nos allié-e-s-x. Toujours ici mais pas sur Terre, leurs âmes résident dans le monde arc-en-ciel. Et les âmes mortes toujours ressuscitent. Il n'y a pas de liberté sans Amour.

Psycassa

C'est le toxique de toi et tes pairs que nous renvoyons. Ne nous frotte pas. Ne nous contiens pas. Nos peaux ont tout pris pour tout rendre.

On vous voit, patibulaires à col relevé ou à matraque. Vous prenez autorité sur des corps, nous vous baverons dessus en gonflant nos cous. Des bulles translucides. Malabars roses à paillettes pour étouffer vos audaces crasses.

Haute-Savoie : une fête illégale interrompue par les gendarmes sur un site naturel classé, une cinquantaine d'infractions constatées. Franceinfo, 25.04.2022. Sur place, les militaires ont relevé 53 infractions allant de l'organisation de fête sans autorisation à la conduite sous stupéfiants. Personne n'a été interpellé. Le parquet de Thonon-les-Bains a ouvert une procédure judiciaire à l'encontre des organisateurs. Ils feront l'objet d'une convocation ultérieure devant la justice et risquent une lourde amende.

Charente : une free party rassemblant jusqu'à 350 personnes arrêtées à Saint-Vallier. Sudouest, 24.04.2022. La gendarmerie a mené « une action dynamique et proactive pour limiter tous troubles d'ampleur à l'ordre public et éviter des infractions de droits communs en mettant un dispositif le plus hermétique possible ».

200 jeunes refusent de stopper une fête illégale. Le Matin, 17.04.2022. Informé, le préfet de la Veveyse a ordonné l'arrêt de cette manifestation, mais lorsque les policiers l'ont signifié aux fêtards, ceux-ci ont refusé et ont continué. Face au nombre de personnes présentes, la police a préféré revenir intervenir vers 6 heures du matin, alors que les festivités se poursuivaient encore.

Une rave-party regroupe 200 à 250 personnes près de Cheminot. France Bleu, 17.04.2022. Les gendarmes des deux départements sont intervenus pour surveiller la fête. Ils n'y ont pas mis fin mais sont restés toute la nuit afin de contenir le moindre débordement. Finalement, après le départ des participants, ils n'ont constaté aucun incident majeur au cours de la fête illégale.

Free party en Essonne : le matériel de sonorisation et neuf véhicules des organisateurs saisis. Actu.fr, 29.03.2022. « Les événements de ce type ne sont pas rentables, les participants sont libres de donner ou non, il n'y a pas de but lucratif derrière, uniquement la volonté de créer un événement culturel mais aussi politique pour lutter contre les idées d'extrême droite ».

Une rave party illégale tourne à l'affrontement violent. Tribune de Genève, 19.06.2021. Les gendarmes sont intervenus dans la nuit pour stopper une rave party rassemblant 1500 personnes dans l'ouest de la France. Un jeune participant a perdu une main et cinq gendarmes ont été blessés.

Rave-party à Saint-Florentin : faire cesser la fête illégale avant dimanche soir. L'Yonne républicaine, 01.01.2022. Une situation insupportable pour la préfecture de l'Yonne, qui a pris un arrêté dans la matinée pour interdire ce type de rassemblement. Une enquête doit d'ailleurs être ouverte pour « organisation illicite d'un rassemblement festif à caractère musical ».

Une fête illégale rassemblant 2500 personnes toujours en cours en Bretagne. Le Figaro, 01.01.2021. Gérald Darmanin a convoqué vendredi soir à Beauvau une réunion sur la rave. Pour le réveillon, plusieurs rassemblements illégaux ont été organisés dans toute la France.

Une centaine de teufeurs dans une rave-party à Tocqueville le week-end dernier. Francebleu, 25.04.2022. Les gendarmes ont saisi sur place le matériel de sonorisation ainsi que le véhicule de location utilisé par l'organisateur. L'organisateur risque une amende pour tapage nocturne et il appartient désormais au parquet de décider ou non de la confiscation du matériel saisi.

Matériel saisi. Hélicoptères. Ils sont venus avec les chiens. Ils ont reniflé les mollets des danseuseuses eraflay par les ronces du chemin. Ils ont pris la génératrice, volé les lumières, coupé le son, mis sur mute les sourires. Ils ont braqué les lampes-torches dans les pupilles dilatées.

Comment disperser des danseuseuses dans une forêt ? Quel vont-iels faire ? Vont-iels devenir arbre ?

Refusons de rester compressés dans un système illusoire et violent et réclamons une société juste et égalitaire par une mobilisation nocturne et puissante.

La fête, comme un acte politique en soi, un acte à réfléchir et organiser comme tel. Sans discriminations. La queerness est une dissidence à la normativité cishétéropatriarcale et nous l'affirmons avec fierté. Il nous faut une révolution, et vite. Les petites mesures progressistes auxquelles les institutions et gouvernements nous ont habitués ne sont pas suffisantes. Nous dénonçons la dyacishétérosexualité comme régime politique toxique et absurde et il est grand temps de le faire voler en éclat. Nous n'en pouvons plus d'attendre.

Il est temps que nous débordions. Sur vous, sur vos audaces, sur vos matraques, sur le système, sur vos hiérarchies. Personne ne nous défendra mieux que nous, surtout pas vos flics.

De nos sueurs collectives nous inondons vos pas secs et angoissants.

Nos peaux absorbent, nos peaux brillent, nos peaux sont devenues venimeuses à vos attaques. Arrêtez de nous harceler. arrêtez de nous empêcher.

Malabars roses sous nos bouches ouvertes, nos voix du fond des vases les plus sensuelles, les plus épaisses, les plus somptueuses. Nos voix qui croassent à présent sur vos audaces, vos faux pas que nous ne voulons plus laisser faire.

C'est la fête aux nénuphars.

Du liquide par terre, visqueux, froid et translucide. Alors, tu danses ? Tout se répand sur le sol. Quelqu'u-e-x a renversé son verre, le sol colle ; les pieds englués sur la débauche, nous sommes virevoltant-e-x-s virulent-e-x-s dans cette flaque poisseuse. Nous sautillons, et hop et hop, nous évitons les obstacles capitalistes quotidiens, le réveil tôt du lendemain matin, accompagné de sa productivité vaseuse, et je m'en fous qu'elle soit vaseuse justement, oui je m'en fous car c'est dans la vase même que nous vivons. Ce soir. Nous sommes le crachat de la sorcière et nous faisons la fête.

À l'aube de la fête festive, il y a toutes ces couleurs révolutionnaires qui inondent partout et qui ne laissent de place ni au patriarcat, ni à la binarité de genre d'exister, il n'y a que ces corps libres qui dansent. Avec ou sans artifice, c'est égal. De toute façon, elle n'est pas ici la mascarade. Alors, tu danses, je vois ton corps qui se meut. Tu es bello parmi tous ces corps qui vibrent et qui hurlent.

Non, vous ne pouvez plus rien dire.

La moquerie change de camp. Vous pensez être forts et drôles, mais vous n'avez pas compris le rire. Vous n'avez pas compris les corps. Vous n'avez pas compris la puissance.

Le rire est une voix de puissance, une voix de vulnérabilité.

POUR UN LACRY- MAL COLLECTIVISTE

Une lumière contrastée par un ciel trop clair, trop net. Un vent sec faisant battre sans tendresse un drapé noir à la dentelle grossière sur des joues déformées par des cris de lamentation. Je regarde les yeux et je cherche les larmes, à travers mon écran. Je regarde les yeux et les joues plissées, j'écoute les chants qui sonnent comme des cris. Je me gratte le cou à la vision de cette scène aux pleurs arides. J'ai comme du sel dans la bouche, malgré tout. Est-ce qu'elles simulent leur peine ou est-ce que leur tristesse est authentique ?

L'image mentale que je me dessine lorsqu'on évoque, ou du moins évoquait jusque-là, *les pleureuses*, ressemble vraiment à un vieux film italien en noir et blanc. Pourtant cette larmoyante profession a existé de manière étendue historiquement, géographiquement et culturellement, et elle existe d'ailleurs encore. Et si dans l'Égypte ancienne cette position a pu être tenue par des figures de choix telles que les non-moins-que déesses Isis, Neyphtys, Neith et Serket, que l'on a retrouvées dans des représentations de l'exercice, l'activité n'a pas semblé, globalement, créer de débouché incroyable, du moins en Europe.

Sur le vieux continent ou en Amérique du Nord, où des pleureuses ont été sollicitées à maints endroits et pendant des centaines d'années jusqu'à aujourd'hui, personne n'a percé dans le domaine de la chiale. Pas de Madonna ou de Mylène Farmer ou de Sainte Vierge du spectacle lacrymal (malgré une télé-réalité *Best Funeral Ever* diffusée aux USA en 2013); seulement beaucoup de *femmes*¹, surtout, dont on ne sait rien, dont on n'a pas parlé plus que cela, des femmes, des personnes interchangeables dont les visages se seront tordus sous les simulées lamentations pour valoriser une dernière fois l'image, humidifier la mémoire d'unh défunth ou d'unh

autre². En Suisse, à Romont, la pratique est devenue une tradition sous forme de procession commémorant la Passion du Christ chaque Vendredi saint à 15h. (Remarquez, on ne connaît pas tellement non plus de stars de la prostitution³, et c'est également un métier très ancien, fortement exercé par les femmes et les personnes sexisées dans lequel on ne revoit pas forcément les clients, on apporte du réconfort et de la valorisation, on utilise des mouchoirs, et peut-être même, parfois, on simule.)

Le métier de pleureuse n'est cependant pas l'apanage des seules *femmes*, d'autant moins à notre époque où bon nombre d'*hommes* le pratiquent également, notamment en Chine ou à Taïwan, en Irlande ou en Afrique de l'Est. En Chine par exemple, il est coutume d'engager unh ou deux pleureux professionnels, valorisés, qui réciteront des textes, chanteront des chansons, ramperont, se lamenteront ostensiblement devant l'assemblée réunie pour dire au revoir à la personne défunte. Au Ghana, les pleureux travaillent aussi souvent en groupe, pouvant se déplacer de ville en ville et de village en village pour aller honorer ceux qui sont partihs. Au Royaume-Uni, la société *Rent A Mourner* a permis au début des années 2000 d'engager des actrices

pour jouer un rôle lors d'un enterrement, que ce soit un oncle ou une cousine éloignée. Les personnes engagées pour ce deuil professionnel devaient pouvoir interagir avec les invitéhs sans révéler leur véritable identité.

«*Some people don't know how to cry.*»⁴

Parfois moi aussi j'aimerais pouvoir faire appel à un service de location de pleureuxes. Mais pas à l'occasion de la mort clinique de quelqu'unh. Non. Pour toutes les fois où je n'ai pas réussi à honorer une situation ou un sentiment de mes larmes. J'ai traversé quelques déserts en termes de pleurs – de longues longues périodes sans parvenir même à sangloter. Sauf devant des films parfois, à la fin, au moment du générique, quand la musique est à l'apothéose de sa capacité émotionnelle, quand c'est trop tard pour en profiter, comme unh consommateurice qui s'est fait avoir, émuh sans même savoir pourquoi, presque avec l'impression d'avoir été dupéh.

Pleurer cela fait souvent mal, parfois c'est un peu gênant, mais ne pas réussir à pleurer du tout c'est à vrai dire carrément flippant, et cela prive de toute la potentielle lucidité et du relâchement que ce réflexe peut apporter. Pourquoi ne savais-je plus pleurer ? S'il existe des pleureuxes professionnells, peut-on alors être pleureuse amateurice, débutanth, retraitéh ?

Je me demande à présent où je me situe sur l'échelle de perfectionnement du pleur. Est-ce que le bon pleur se mesure au taux de larmes, à la quantité de liquide, au nombre de hoquets, aux plus belles grimaces, à la rougeur qui se crée autour des paupières et de la bouche, au taux de salinité des larmes, aux plus belles lamentations verbalisées, à la poésie des mots tristes qui accompagnent les sanglots, aux marques d'étreinte laissées sur l'oreiller ? Comment sait-on si on fait juste ? Je n'ai pas trouvé d'informations sur la formation.

Est-ce parce qu'on vit dans une société capitaliste productiviste et patriarcale, et que les émotions négatives exprimées librement sont supposées être honteuses ou néfastes ou réservées aux *hystériques*, que cette profession n'a pas eu la cote, et que les personnes continuent globalement de se cacher pour pleurer⁵ ? *Mystère et boule de gomme*.

C'est vrai que je me suis déjà demandé plusieurs fois si cela faisait partie de mes côtés mascu' de pas vouloir chialer devant les gens, si c'était une des parts sombres de mon spectre mutable et changeant. En même temps, j'ai souvent eu le fantasme étrange de m'inviter à des enterrements juste pour le plaisir de pleurer en groupe. La plupart du temps, on pleure seulh, et je trouve cela souvent un peu traumatisant comme expérience.

Parfois je rêve de pouvoir pleurer accroupih à poil dans une baignoire, de pleurer tout ce que je sens qu'il faudrait que je pleure, et que cela remplisse la baignoire, et ce serait comme l'eau de la mer, tout salé, et c'est les hoquets du chagrin qui feraient les vagues, et puis je

pourrais inviter qui je veux à venir se baigner avec moi là-dedans. On pourrait s'y mettre à plusieurs et faire une belle piscine de larmes, écolo et communautaire.

Oui, j'avoue pendant un moment avoir trouvé l'idée du deuil et du pleur professionnel simplement géniale, *ma carrière de rêve, enfin*, mais évidemment après deux minutes de réflexion la raison me reprend : pas question de privatiser ou de monétiser là-dessus aussi...

Ce qui m'intéresse cependant dans l'idée de ces pleurs délégués et groupés, c'est la possible collectivisation des pleurs. Non pas que je pense que l'on puisse ou doive se déposséder de nos émotions, mais quitte à parler d'empathie voire de surempathie à tout-va, pourrait-on vraiment considérer la charge chagrinalle comme une charge collective ? Pourrait-on imaginer qu'une collectivisation normalisée des pleurs déculpabilise de l'incapacité qu'une peine peut provoquer, aplatisse les différences de traitement des émotions entre les genres ou les classes sociales, permette de guérir son cœur plus vite, engage un partage d'expériences et de connaissances d'un nouveau genre qui redéfinirait même la notion de pleurs, de chagrin, de recueillement ?

Bien qu'il ne faille pas confondre tristesse et dépression, ni non plus nier les causes biologiques ou génétiques individuelles qui peuvent mener à celles-ci, il me semble fort curieux de ne pas considérer les causes dites systémiques comme potentiel premier vecteur de mal-être général. Admettre et accepter qu'une souffrance psychologique puisse être, momentanément ou pas, incapacitante, c'est aussi une manière de tirer un bon doigt d'honneur aux biais sexistes et productivistes de nos sociétés. Une considération groupée des chagrins et des fatigues entre amihs, collègues, camarades, voisinage ou groupe social pourrait peut-être mener à dépathologiser et désindividualiser les troubles psy comme la dépression. Et à renverser le système pour en traiter les causes systémiques plutôt que de surmédicaliser les gens afin de leur permettre de continuer à consommer et produire, aussi. Car oui, ce qui est embêtant pour le capitalisme avec les tristes et les fatiguéhs, c'est qu'iels ne travaillent pas bien. Il faut même donner un petit congé aux endeuilléhs. Heureusement qu'on peut leur faire payer cher pour les enterrements ou les médicaments ou les thérapies non remboursées jusque-là par l'assurance de base (scandale).

Parce que le coût d'un enterrement, c'est : cher. Et qu'on enterre ou incinère, prendre un cercueil n'est pas une option, et si la riche bourgeoisie peut toujours bien se moucher dans des mouchoirs en soie, pour d'autres les frais liés au décès d'un proche sont un poids énorme, une angoisse inadmissible à gérer en plus d'un moment déjà difficile. Et c'est bien souvent là où l'on naît qui déterminera dans quel standing de cercueil nous *reposerons en paix*. Alors, à parler d'enterrements, de collectivisme et de classes, je ne vois pas comment passer à côté de la mention d'une évidence : il serait également plus que temps d'abolir l'héritage. La transmission des fortunes par l'héritage empêche significativement de fait toute

mise en place d'un idéal social égalitaire. Allez, c'est le moment de citer Mikhaïl Bakounine, un des penseuseuses connus de l'anarchisme : «*Tant que ce droit existera la différence héréditaire des classes, des positions, des fortunes, l'inégalité sociale en un mot et le privilège subsisteront sinon en droit, du moins en fait.*»⁶ En effet, en France par exemple, la part de la fortune héritée représente près de 60 % du patrimoine total⁷. Un très petit pourcentage de personnes peuvent accéder à tout sans effort et continuer de profiter de plus de richesses que touxtes les travailleuseux confonduhs. Les riches agrippéhs à leurs mouchoirs brodés et leurs privilèges, les précaires n'auront parfois même plus le temps de pleurer. Plus forte que la mort et le chagrin, la propriété ?

Je crois qu'en signe protestataire, je souhaite dépriva-tiser mes larmes, oser le tout pour le tout, proposer des vides-cryings où on échange nos vieux ouin-ouins que l'on a plus envie de sangloter (trop hâte des vide-cryings pour les cishet qui ne peuvent plus rien dire), parfaire nos techniques, aller à des enterrements d'inconnuhs pour compatir gratuitement, assumer d'avoir l'air moche ensemble avec des croûtes de sel aux coins des yeux, développer des supères techniques de construction de cercueils *sustainable*⁸ et pas chers, se faire des gros câlins et se redonner des forces.

Et puis n'oublions pas que le rire aussi, ça fait pleurer. Sauf que les larmes sont sucrées.

Al S. Gutierrez

Illustration : Julie Wuhrmann

- ¹ *Femmes* est utilisé dans cet article comme se référant à un groupe social, les personnes considérées comme femmes.
- ² Les h présents en terminaison de certains mots dans ce texte sont là pour signifier une terminaison inclusive, un peu à la manière du x plus connu. Ce choix de marquage de l'inclusif par un h, que l'on peut sonoriser ou non, dérive de l'écriture non genrée que je propose dans mon roman court *Les Humides*, écrit dans le cadre de mon mémoire de master en arts visuels en 2022.
- ³ J'utilise ce terme dans son usage le plus courant pour désigner spécifiquement le sexe tarifé en rencontre privée, à l'exclusion des autres métiers du spectre du travail sexuel.
- ⁴ DOKLI Ami dans *Mourning my father*. The Comb. BBC. 2022.
- ⁵ Cette généralisation concerne principalement nos sociétés occidentales contemporaines.
- ⁶ BAKOUNINE Mikhaïl. *A propos du droit d'héritage*, extrait du Catéchisme révolutionnaire. 1865.
- ⁷ DHERBECOURT Clément, FACK Gabrielle, LANDAIS Camille & STANTCHEVA Stefanie. *Repenser l'héritage*, dans *Notes du conseil d'analyse économique*. vol. 69. 2021.
- ⁸ Anglicisme signifiant qu'une chose ou action n'est pas néfaste pour l'environnement sur le long terme.

DE L'ANTHROPOPHAGIE AU CANNIBALISME SEXUEL ET AMOUREUX

Tout commence par un baiser. En embrassant l'autre, on lae consomme un peu aussi. Dans son introduction au cannibalisme, Mondher Kilani entre dans le vif du sujet et croque le fruit défendu à pleines dents lorsqu'il annonce : « L'amour serait donc dès l'origine cannibale. »¹ Finalement, en se consumant, on se consomme et vice-versa (?).

L'anthropophagie a toujours été objet de curiosité, souvent morbide, mais aussi relevant d'une fascination renseignée. Dans son ouvrage intitulé *Du goût de l'autre : fragments d'un discours*, Kilani souligne que, à son avis, le cannibalisme ne peut se comprendre comme un phénomène ou concept unique que l'on retrouve de manière plus ou moins uniforme dans diverses cultures et à travers l'Histoire. Il insiste bien sur la multiplicité des causes qui peuvent mener à une forme ou autre de cannibalisme et exclut ainsi une vision réductrice de « l'histoire » de l'anthropophagie que l'on retrouve dans les discours impérialistes². Néanmoins, malgré les différentes formes de cannibalisme, on peut discerner parmi elles des aspects similaires : il s'agit de l'amour, la passion, du désir ou encore de l'acte sexuel. Ces aspects sont constitutifs du cannibalisme.

Ceci est particulièrement notable pour qui s'intéresse à l'histoire littéraire du cannibalisme amoureux. Selon Kilani, ce qu'il nomme aussi « la voracité amoureuse » dans la littérature se manifeste comme suit : « Devant l'impossibilité de manger la chair de s[a]on partenaire, on multiplie les simulacres et les faims. »³ C'est là l'émanation d'un « désir de l'amoureux[-se-x] d'être augmenté[-e-x] de l'autre »⁴. Un des récits les plus connus du cannibalisme amoureux nous vient du Moyen Âge ; c'est le mythe ou motif littéraire⁵ du *cœur mangé* : « La légende du "cœur mangé" raconte l'histoire d'un mari ou de plusieurs maris jaloux qui se vengent de leurs femmes adultères en leur donnant à consommer, à leur insu, le cœur (ou le pénis) de leurs amants. »⁶

Le mythe du cœur mangé illustre parfaitement un aspect que Kilani semble avoir oublié d'intégrer dans son analyse du cannibalisme. En effet, malgré son avertissement quant à la nécessité d'une mise en contexte systématique du cannibalisme, Kilani omet de prendre en compte certaines dynamiques de pouvoir telles que celles du genre ; sa lecture de la légende du cœur mangé reste purement descriptive, passant sous silence le caractère problématique de ce motif en termes de représentations de genre. Il en oublie que le mythe ne semble s'appliquer qu'à l'unilatéral : il ne représente que des femmes dévorant des cœurs d'hommes, et non l'inverse. Cette unilatérité est certainement due au fait que, lorsque c'est une femme* qui pratique l'adultère, cela est si mal vu qu'on la

compare et l'assimile forcément à une forme immorale voire franchement monstrueuse de la sexualité et du désir. D'où le rapprochement entre adultère (« commis » par une femme*) et cannibalisme. La dévoration métaphorique de l'autre est imposée à la femme* jusqu'à en devenir réalité. Ce forçage se fait en « compensation » (en vérité, simple vengeance) de l'horreur et de la menace que l'adultère féminin représente pour l'ordre patriarcal en place. Ce qui revient, indirectement, à comparer les femmes* « cannibales-malgré-elles » à des ensorceleuses, des traîtresses, des désaxées, des sauvageonnes, etc. qui iraient jusqu'à se réjouir et jouir de *finally* achever de consommer l'amant. Car, par ailleurs, au Moyen Âge, les relations présentées dans le mythe du cœur mangé sont décrites comme étant exclusivement hétéronormées. La jalousie du ou des mari(s) n'est donc nullement remise en question – au contraire, la réaction de la femme* (qui se réjouit de la tournure morbide et grotesque qu'a pris la chose) finit ainsi par la légitimer. Peut-on dire qu'une analyse anthropologique est bonne lorsqu'on omet de traiter et d'intégrer les dynamiques de genre dans ce type de traditions et les rapports de force et d'inégalité qu'elles reproduisent ? Je ne pense pas.

Angela Neves

Photographie : Al S. Gutierrez

- 1 KILANI Mondher. *Du goût de l'autre : fragments d'un discours*. Seuil. 2018. p. 105.
- 2 L'impérialisme est « une stratégie et doctrine politique de conquête, visant la formation d'un empire ou d'une domination ». Sur wikipedia.
- 3 KILANI Mondher. *Du goût de l'autre : fragments d'un discours*. Seuil. 2018. p. 103.
- 4 Idem. p. 109.
- 5 Un motif littéraire est « un élément narratif à signification symbolique qui se répète dans une œuvre littéraire. Les motifs peuvent prendre la forme d'une imagerie, d'un langage, d'une structure ou de contrastes récurrents ». www.ncgovote.org.
- 6 KILANI Mondher. *Du goût de l'autre : fragments d'un discours*. Seuil. 2018. pp. 112-13.

Recommandations

LA BALME Denis. *L'Amour carnivore : Essai sur le cannibalisme amoureux*. Connaissances et Savoirs. 2010.
LÉONARD Sylvie. *Le désir cannibale*, dans *Quasimodo*. vol. 6. 2000.
RENAULT Audrey. *Pourquoi veut-on manger les gens qu'on aime ?* Slate. 2019.
RÛF Isabelle. *Manger l'autre avant qu'il vous dévore*. Le Temps. 2018.
VILLENEUVE Roland. *Histoire du cannibalisme. De l'anthropophagie rituelle au sadisme sexuel*. Camion Blanc. 2016.

LA MORT DANS UN CHAMP DE LAVANDE

UNE CRITIQUE DU PODCAST TRAVERSE, UNE HISTOIRE INTIME, MAÏA MAZAURETTE, 2021.

« Le 23 juin, cela fera sept ans que Soren est mort. C'était mon fiancé, il avait 29 ans. Son cœur a cessé de battre, une mort toute simple, un hasard statistique. C'est quelque chose qui peut arriver, le genre d'histoire dont j'étais persuadée qu'elles n'arrivaient qu'aux autres. »¹ C'est ainsi que la chroniqueuse et autrice féministe Maïa Mazaurette introduit cette *histoire intime*, dans le podcast éponyme diffusé sur France Inter.

À partir de ce « hasard statistique », qui a lieu en vacances dans le Sud de la France, dans le violet des champs de lavande, elle construit un court récit, dense (sept épisodes d'une dizaine de minutes) et extrêmement touchant, qui aborde la mort comme une traversée – le podcast s'intitule *Traverse* –, en décrivant ses différentes étapes : celle de son deuil, certes, mais aussi – et surtout – celles des procédures funéraires, de l'organisation de l'enterrement à la crémation, en passant par les tracasseries administratives pour transporter un corps d'un pays à l'autre, les rituels et les questions existentielles. L'autrice, par ailleurs lectrice passionnée de polars, met particulièrement l'accent sur les détails matériels de la mort, du corps, de son transport, des aléas des veilles et des enterrements. Comment évolue un corps, comment vit-il après la mort ? Quel genre de loi permet aux avions de transporter des défunt-e-x-s, mais sans fleurs

à l'intérieur du cercueil ? Que peut-on dire à ce corps que l'on veille une nuit dans une minuscule chapelle ? À quoi ressemble un crématorium ? Ce côté matérialiste, profondément athée, ne l'empêche en fait pas – et c'est la force de ce récit – de construire un sens autour de cet événement, qui passe par le savoir et la confrontation : « À ce moment-là, au lieu de dégingoler, je me raccroche aux branches de mon petit arbre de connaissances », nous confie-t-elle en décrivant le corps². C'est ce qui lui permet d'affirmer de manière formelle : « Tout ce que je peux vous dire, c'est que l'histoire que je vais vous raconter n'est pas une histoire triste. »³ Cette affirmation, placée en préambule, colore le récit de manière inattendue : pas de sombre récit d'un deuil irrémédiable, d'un traumatisme latent ou d'une angoisse de mort (qu'elle n'a pas) ; elle nous coupe l'herbe sous le pied – et ça sent bon la lavande ! – en affirmant dans la même foulée qu'elle n'a rien appris, qu'elle pense toujours que ses proche-x-s sont immortel-le-x-s et qu'elle est protégée par le sort. Ce récit fonctionne plutôt comme un mode d'emploi, et développe une certaine manière d'être au contact de la mort sans passer par la métaphysique, ni la mystique, mais par sa matérialité concrète, afin de briser le tabou qui l'entoure.

De par l'organisation même des coutumes liées au milieu de la mort, la bureaucratie « paternaliste » qu'elle dénonce, la mort devient pour notre société « une abstraction »⁴. Cependant la chroniqueuse a eu la chance de pouvoir agir personnellement sur toutes les étapes de la mort de son fiancé. L'on comprend ainsi que le contact rapproché avec son corps lui a permis de vivre cet événement sans traumatisme. En parler publiquement offre aux auditeur-ric-e-x-s des modèles qui agissent comme un filet de sécurité, une bouée, un phare face à l'expérience de perte qui nous a probablement tou-te-x-s déjà frappé-e-x-s – et qui nous guette en permanence. Outre la curiosité, la douceur, une bonne dose d'esprit pratique, un sens de l'humour et du rituel, c'est surtout l'autodétermination qui fait la différence : avoir accès au processus en son entier, au plus près. Il y a finalement la nécessité d'une double-traversée, celle des mort-e-x-s et celle des vivant-e-x-s qui y assistent. Cette double-traversée est empêchée par la distance établie entre les vivant-e-x-s et les mort-e-x-s dans nos sociétés modernes et occidentales. Oui, on pleure en l'écoutant, mais c'est réparateur. Rendez-nous nos mort-e-x-s, qu'on puisse créer des rituels rien qu'à nous, pour elleux !

Valentine Bovey
Photographie : Salomé Cruzet

¹ *Sept ans*. *Traverse*, Une histoire intime. MAZAURETTE Maïa. 2021

² *Idem*.

³ *Idem*.

⁴ *Idem*.

Une voix des entrailles.

Une danse. Le rire rend la peau et les yeux humides, fait palpiter le diaphragme, et permet de communiquer sans verbe, autrement.

Les émotions sont les vagues et les remous du corps, de la tête, de la fête, informations précieuses.

Le rire est une cascade, l'eau qui sort. Il n'y a pas un rire, il y en a beaucoup, de ceux qui résonnent à ceux qui asphyxient, à ceux qui grognent, à ceux qui gémissent, qui aiment, qui ont peur, qui pleurent. Par lui nous savons parfois guérir.

Par lui nous faisons trembler nos chairs, fondons nos entrailles. Nous rougissons, puis les spasmes, les larmes sur les pommettes saillantes. Nos peaux ne retiennent plus rien, éponges et projectiles.

Nous nous gonflons et re-tissons dans les éclats de voix hilares, les sifflements essoufflés et les grondements rauques.

~~~~~

À ce moment-là, toujours campéxs sur nos positions de grenouilles, nous nous mettons à rire d'un rire tonitruant et discontinu pendant plus de deux minutes, sans cesser de fixer les gens dans les yeux.

~~~~~

Elles ont l'air de barbelés de diamants. Leurs corps hérissés de strass tournoient sur la petite scène de fortune que l'on a monté entre les maisons du quartier, vétustes. La musique est lente, lacée de cuivres. Le public flâne autour d'ellezs, l'œil traînant, pas encore réellement lubrique. Les danseureuzes du Magic Show tournent beaucoup.

Il y a des couches et des couches longues et bardées de pierreries du passé, comme un lac profond et tranquille dans lequel nagent des milliers de têtards qui mouchettent d'étoiles noires l'eau trouble. C'est un ciel lacté et rempli de longues tiges sous-marines. Toutes ces personnes qui dansent enserrées dans des jarretelles et des cache-sexes de strass ont à raconter

toute une vie. Personne ne les écoute alors iels dansent avec elleux-mêmes, mouvements râpeux, saccadés et usés, comme des personnes fatiguéxs à faire constamment l'inventaire de leurs désirs pour être à l'index de celui des autres. Les spectateurizes la regardent fasciné·e·x·s, les lèvres entrouvertes qui laissent passer un mince filet d'air, azote liquide, sifflement d'adulation.

Tous les corps doivent avoir droit à leur puissance, à leur dignité, à leur liberté, à la bienveillance et à leurs émotions. Tant pis pour ceux qui croient que des corps peuvent leur appartenir, que les corps peuvent être des biens à produire et consommer. Il est nécessaire d'entamer une révolution dans l'appréhension même des corps qui nous entourent, considérer chaque être comme un individu sensible.

Les PD et les personnes trans n'ont pas leur place dans le schéma hiérarchique rigide du marché capitaliste. Comme les corps *fémínins* sont désindividualisés à des fins publicitaires, découpés en objets lisses et galbés, ou que les corps *animaux* perdent leur entièreté, leur vie, leur nom, deviennent morceaux de viande, les corps queers sont cachés, ou ridiculisés, questionnés, interdits, pathologisés. Leur puissance leur est ôtée à des fins similaires et par des mécanismes similaires.

J'ai essayé de te séduire. J'ai vu tes organes, ton appareil digestif, tes veines et ton cœur sous ta peau translucide de grenouille de verre. Grenouille de verre à la pantoufle de verre, j'espère que tu ne t'enfuiras pas à l'orée du petit jour car tu me plais.

La séduction se veut dangereuse, toujours. La séduction se veut malsaine. Et il n'y a rien d'autre de possible qu'une séduction malsaine et dangereuse, rien d'autre de valable entre les individus. Jamais. Soudain, nous essayons de danser mais nous ne savons pas bien faire, nous sommes touxtes engourdi.e.x.s, pataud.e.x.s et empoissé.e.x.s. Nous sommes ces grenouilles auxquelles on a arraché les cuisses pour les manger. Essaie seulement de me manger et recrache-moi. Il faudra peut-être tout réinventer mais qu'importe, ici la danse ne s'arrête jamais.

Nous sommes immergéx jusqu'aux épaules depuis un moment, sans mots, et alors, baignéx dans ce trop plein d'informations qui faisaient se renverser les coeurs, nous nous mettons à rire. Nous rions de toute notre peau, de toute notre gorge, de tout notre souffle. Nous rions sans nous perdre du regard. Nous rions en nous prenant les mains. Je sens les chairs de mon dos fondre et ma peau faire buller de nouvelles excroissances globuleuses qui semblent venir de plus profond que je ne l'ai jamais senti.

J'ai essayé de te séduire. Ta réceptivité à ma séduction brûle sur ma peau glaciale. Les grenouilles vivent à moins vingt degrés. Je te laisse imaginer. Tu danses, je vois ton corps qui se meut. Je t'ai léché partout, avec ma langue aussi.

Alors? L'as-tu vue la petite tâche mauve? Celle qui hurle et qui lèche ton corps, sur le tout petit bout de ma toute petite langue tirée, ma langue bien pendue à ceux qui refusent de comprendre. L'as-tu vue?

Je veux qu'on l'entende ce crachat. Je veux qu'il résonne partout, ce croassement festif. Sur les murs, à l'intérieur, à l'extérieur. Je veux que ce soit le système qui finisse par hurler.

Je veux que ce cri transperce nos corps qui dansent, qu'il danse lui aussi.

Je ne suis pas un crachat, pas ce glaire perdu sur la route entre Fribourg et Vevey. Je suis restéex à la fête. Du liquide par terre, visqueux, froid et translucide. Tout se répand sur le sol. Cette fois, ce sont nos cris. Disséminés partout. Ce soir nous avons décidé qu'il fallait danser maintenant et ce jusqu'à la fin du monde. Nous continuerons de faire la fête jusqu'à ce que vie s'ensuive. Nos corps sont colorés, translucides, glacials et ils survivront. Nous ne sommes pas des femmes, nous ne sommes pas des hommes, nous sommes des grenouilles et je te tire la langue.

Nous resterons humides, de nos sueurs et des étangs, de nos spasmes de nos sauts, de nos langues, de nos baves, des étangs queers, des étangs sorcières, nous nous mouillerons jusqu'à ce que toutes nos mouilles noient tout ce dont notre monde n'a plus besoin.

MORT EN BOÎTE à livres

(TW) perte de poids, usage de drogues, relations toxiques

C'est sous une pluie battante que Mara a accueilli Thérèse (dont elle ne soupçonne pas qu'elle puisse s'appeler Thérèse pour l'instant) à l'abri dans la boîte à livres du bord du lac. Un quart d'heure plus tard, comme prévu par le destin, Carole vient également chercher refuge dans l'ancienne cabine téléphonique. L'intempérie paraît durer depuis des heures et être vouée à ne jamais s'arrêter. Aucune des trois n'a envie de sortir sous cette averse quasi apocalyptique que les tribulations climatiques ont imposé comme habitude à la population locale. Et pourtant elles se retrouvent là, pareilles à trois vieilles amies. Trois ombres sous l'averse, trois Moires tissant le fil de l'universelle destinée. C'est Thérèse, en bonne doyenne, qui prend la parole en premier :

– Est-ce qu'on ne sortira jamais d'ici ?

Ce qui permet à Mara d'enfin leur dire :

– Franchement, ces pluies, ça commence à faire flipper, l'eau est tellement polluée que j'ose plus rester dehors plus de vingt secondes quand ça arrive.

Et à Carole de renchérir :

– Moi, j'essaie de même plus y penser. Si on doit touxtes claquer, autant se concentrer sur autre chose en attendant...

Le silence qui suit cette remarque leur apporte l'occasion, dans un interlude entre leurs six yeux, de soupeser la densité de l'air qu'elles respirent et de se familiariser avec leur visage respectif. L'ennui fait son entrée et pousse Mara à tourner sa tête vers la vitre. Elle est à présent absorbée tout entière dans le spectacle fracassant des redoutables gouttes d'eau sur l'asphalte. Carole et Thérèse, quant à elles, commencent à parler de leur vie respective et le récit de leur quotidien emplit la cabine d'une atmosphère sonore très agréable. Carole, en expliquant qu'elle aime venir dans cette cabine trouver des trésors littéraires et en déposer, se saisit du livre *Le Tarot Mythique, Une nouvelle approche du tarot divinatoire*. Elle commence à en feuilleter doucement les pages. Mara, en la voyant, lui dit qu'elles allaient pouvoir s'offrir une petite prédiction si elles tombaient sur une page intéressante. Carole sourit à ces mots tout en parcourant le bouquin et d'un coup s'arrête. Page 60, l'encadrement révèle la carte de la mort.

– Purée je le savais, s'écrie Mara mi-amusée mi-inquiète, on est crevées ! C'est fini !

– Mais non c'est qu'un dessin, répond Carole, les mains tremblantes, faut pas exagérer... Enfin je crois ?

Leur deux visages inquiets se tournent vers Thérèse en quête d'un support moral.

– Pas nécessairement, tempère cette dernière, regardez ! Elle sort ses lunettes et s'applique à lire quelques bribes du paragraphe suivant : « Avec tout changement naît une nouvelle attitude... La carte de la Mort ne signifie pas obligatoirement une fin malheureuse. La "fin" de quelque chose peut accompagner des événements heureux... »

– Comment ça ? Intervient Mara.

– La mort peut très bien être quelque chose de symbolique. La même ascension ou démise vers un inconnu qui tétanise mais qui amène peut-être une salvation. À ces mots, le regard de Mara se trouble, le propos lui paraît peu clair et elle sent un picotement gênant dans ses mains. Elle se demande si Thérèse n'essaie pas de les calmer avec des histoires à dormir debout. Le regard de Carole, au contraire, s'illumine en se posant sur la couverture violette d'un livre qui a été comme une bouée de sauvetage, un îlot de révolution joyeuse et légère pour elle : *Moi les hommes je les déteste*, de Pauline Harmange. Elle prend une inspiration et dit :

– Moi je crois que j'ai vécu ça, et récemment en plus.

Les deux autres la regardent, intriguées. Elle poursuit :

« Il m'est arrivé ce qui arrive à beaucoup d'entre nous. J'avais 22 ans et j'étais tombée amoureuse d'une personne que je me suis mise à aimer plus que ma vie. Je n'avais pas conscience de reproduire des schémas sociaux qu'on m'avait mis en tête dès l'enfance et de faire passer ses besoins avant les miens. Quoi qu'il en soit, j'ai commencé à traiter cet individu en véritable divinité. Je ne demandais conseil à personne d'autre, j'oubliais mes anciennes amies et plus je lui donnais de ma personne, moins ça suffisait. Une relation de contrôle et de soumission s'est installée

entre nous deux et rien ne m'appartenait plus, ni mes amitiés, ni mes activités. Ce qui me blessait le plus chez cet être que j'aimais, c'est que tout l'amenait visiblement à croire que ce que je désirais dans la vie, que ma manière de penser et tous mes rêves étaient une sorte d'appendice de son existence. Sa manière de concevoir la vie était forcément la mienne, ce devait être une évidence. J'ai passé trois ans à réprimer tout ce que j'étais pour entrer dans le cadre de ses attentes. J'ai perdu du poids, j'ai teint mes cheveux, j'ai commencé à m'épiler comme une malade. Ça a été pour moi comme une descente lente et douloureuse vers l'inévitable, parfois je me demande si c'est *moi* qui me suis infligé ça. Mais un jour, tout le voile s'est déchiré. À force de vouloir concilier mes maigres envies avec les siennes, une lettre m'est arrivée de mon université qui m'annonçait que j'étais en échec définitif. Un premier coup qui sonna comme une damnation éternelle pour moi. J'avais raté.

Ce que j'aimais était parti en fumée et j'ai tout laissé brûler dans la flamme auto-entretenu d'un amour non réciproque. Alors, comme pour remettre un équilibre dans cette vie aride, j'ai tout baigné de larmes. J'ai noyé la lettre dans mon chagrin et, tout comme j'avais laissé échapper mes études de physique dans les flammes, j'ai fait couler cette amour morte dans une mélancolie salée. J'ai passé assez de jours à pleurer sous mes draps pour qu'on me trouve *trop déprimante* et qu'on me quitte.

Je te quitte.

Je me rappelle que ce dernier mot a sonné à mon oreille comme un coup de ciseau coupant le fil qui me rattachait au-dessus de la mer de mes angoisses. Je crois que c'était la mort de cette femme qui n'était qu'à moitié moi, que j'étais devenue pour autrui, qui vivait dans mon corps et qui depuis trois ans prenait racine dans ma vie qui m'a fait le plus l'effet d'un raz-de-marée. J'étais devenue une terre dévastée. Je n'en voulais pas à mon ancienne amour en particulier mais à tout ce que cet être représentait, qui par définition m'enfermait. Par la suite je me suis relevée lentement mais sûrement vers une sororité qui m'a sauvé la vie. Aujourd'hui, je me repose sur des amitiés fondues dans l'empathie et l'ambition, la connaissance et la lutte pour la liberté. C'était ma renaissance dorée. Parfois je rencontre d'autres êtres, des personnes que j'aime, mais je ne les laisse pas achever mon identité. C'est comme ça, je crois, que j'ai noyé une partie de moi-même pour en faire fleurir de nouvelles et en reconstruire d'anciennes. » Une minute de silence tombe sur la cabine. Thérèse et Mara sont emplies de cette histoire et profitent respectueusement de l'espoir et de la joie qu'elle leur inspire. Une belle aurore après la nuit de cauchemar que Carole leur a conté. Mara voudrait serrer la main, ou le bras de cette inconnue dont elle admire l'histoire. Mais un film invisible de traditions et d'instinct de survie sociale l'empêche de le faire. Elle aussi, maintenant qu'elle y pense, est bel et bien morte une fois. Ou plutôt, n'en finit pas de

mourir. Elle pleure intérieurement cette vie d'ignorance d'elle-même où, sans se soucier de quoi que ce soit, elle vit sans avoir à exploser le carcan de qui elle est, de ce qu'on voulait qu'elle soit. Avant qu'elle ne se saisisse du tragique, de l'incompréhensible et qu'elle l'interroge. Qu'elle sonde en elle ce je-ne-sais-quoi d'impardonnable et d'irréparable, sans jamais trouver de fin à son deuil. Elle veut pourtant laisser ça en arrière et avancer vers une nouvelle ère de sa personne, ou alors, faute de rien, rester telle quelle. Mais elle n'a pas encore trouvé la force de trouver les bons mots et de les pousser hors de sa tête une bonne fois pour toute. Le ternissement écarlate de sa vie le jour où elle a compris qu'elle ne veut pas, qu'elle n'a jamais voulu grandir traditionnellement cloisonnée dans une multitude de vies dont la simple pensée lui donne mal au cœur. Elle l'a toujours su, mais ce jour précis matérialise ses angoisses de manière claire et coupante. Réduite au silence par elle-même, elle se contente de dire : « Oh, c'est dingue » et pour éviter de devoir en parler, de poursuivre :

– Mais, c'est commun ce genre d'expériences ? Je veux dire, ça arrive à tout le monde ou est ce qu'il y a des gens qui ne meurent qu'une fois et pour de bon ? Elle prie pour que sa voix ne trahisse pas son inconfort. Thérèse, qui s'en est bien rendu compte, décide de lui rendre service en faisant semblant de rien. « Il y a certainement des gens qui ne meurent qu'à la fin de leur vie. Il y en a d'autres, aussi, qui font exprès de mourir une fois ou deux avant. Pour s'entraîner, ajoute-t-elle en riant. Moi, j'ai senti le parfum d'une fleur qui m'a fait mourir. Je ne sais pas si c'est commun, mais ça m'est arrivé. Jusqu'à présent, j'étais une femme déchainée et libre, le produit d'années de lutte pour mes droits et ceux de touxtes les laissés-e-x-s pour compte d'un système créé pour et par une minorité élitiste. J'ai arraché le droit de ne pas me contenter d'une vie domestique et maternelle, de militer, de prendre la pilule, d'avorter plusieurs fois, d'aller au travail en afro naturelle, de vivre sans jugement de moi-même et de la multitude d'autres êtres qui composaient un spectre de personnalités infinies et progressistes que je chérissais, et j'en ai pleinement profité. Soir après soir, je me perdais dans la nuit et en sortais changée. Je ne me suis jamais assimilée à une image triste et déprimante de la vieillesse comme on veut nous faire croire qu'elle existe. L'idée de la mort comme un voile noir et terrifiant après une solitude de plus en plus accrue m'a toujours dégoutée. N'est-ce pas d'ailleurs le but de cette image cauchemardesque ? Faire peur ? Après une vie heureuse d'expérimentations, de grandes amours et de joie, j'ai donc décidé de provoquer la mort en duel. Je savais qu'il me restait à briser cette barrière, alors je suis partie dans un long voyage initiatique. Après de longs mois j'ai trouvé ce que je cherchais. Une de mes amies m'a initiée à ce qu'elle appelait l'herbe aux fous. On était les deux seules dans l'appartement de sa sœur, il faisait doux, c'était une belle après-midi après une soirée hallucinante. La dernière vision normale de ma vie.

J'étais sur un fauteuil et elle m'a dit "Inhale trois fois". La première fois, j'ai pris une grande inspiration et tout s'est mis à couler autour de moi comme si la vie avait été fraîchement peinte et qu'il faisait trop chaud. Mes oreilles bourdonnaient et tout s'est mis à trembler de manière incontrôlable dans un grand frisson. Il y avait un son clair à l'arrière de ma tête. Je trouvais ça magnifique jusqu'à ce qu'il faille inhaler une deuxième fois. Cette fois-ci j'ai cru que j'avais complètement saccagé mon cerveau, je n'ai jamais ressenti une telle douleur et une si grande peur qui m'a prise et déchirée. Il semblait que mon enveloppe terrestre n'avait plus de sens et devait être consumée de la manière la plus rapide et la plus brutale possible. Je ne peux pas décrire cette sensation, je n'y ai même plus accès, comme après un accouchement, paraît-il. J'ai combattu tous les instincts de survie de mon corps pour inhaler une troisième fois et... je suis morte.»

– Comment ça ? Demande Carole.

«Eh bien j'ai découvert que tout ce qui faisait notre monde est factice. Tout ce que nous ressentons n'est qu'une illusion. C'est comme si j'avais levé un voile sur ma vie et qu'en conséquence je ne pouvais plus y retourner. Des entités m'accueillaient et me communiquaient à quel point iels étaient heureux-se-x-s d'enfin pouvoir m'avoir près d'elleux. Pendant qu'iels faisaient leur récit, tout commençait à devenir décousu. Il s'agissait de fractales d'amour, de destruction, de paix. La déconstruction était totale mais tout semblait pourtant limpide et familier. Le vide, selon elleux, était simultanément plein et la vie s'étendait dans une sorte de fracassement universel sous des formes qu'il est impossible de deviner. C'était bouleversant et rassurant. Même le langage était devenu un outil factice quand, aux confins de la vie, il s'agissait de m'expliquer le fonctionnement d'un Grand Tout. Après quelques minutes et dans une grande déception, je suis revenue à moi-même comme si rien ne s'était passé. J'ai écrit toutes mes sensations très vite, pour ne rien oublier. Je ne saurais pas dire si j'ai reprogrammé mon esprit à penser que ce que j'ai vécu était réel ou si tout ça s'est vraiment produit. Mais si les êtres qui m'ont tendu les bras à ce moment étaient réellement quelque part dans cet univers, alors la mort, la "vraie" ne sera qu'un seuil à franchir pour retrouver ces présences amies et cet amour infini.»

Cette fois, quand le bruit du récit retombe, un assourdissement envahit la cabine, une excitation insondable et profonde. Puis les conversations reprennent vivement dans un torrent de paroles intraduisibles. Plus les trois femmes réfléchissent sur la question et plus leurs avis s'accordent. De questions en réponses, elles feuilletent ainsi les livres et donnent naissance à une forme de philosophie nouvelle, ou très ancienne. Sous le tonnerre et dans la cabine insonorisée, elles démasquent la mort comme s'il ne s'agissait que d'une vaste imposture. Puis la pluie cesse.

Laura-Marie Berner

Photographie: Marie Brocher



N'a plus envie. Nous mouillons d'un monde solidaire, égalitaire, fluide et festif. Nous transpirons, buvons, respirons loin de vous, nous jouissons sans vous. Et nos corps grenouilles trans n'ont définitivement plus besoin de vous pour nous reproduire.

Crôa Crôa bye bye.

~~~~~

À ce moment là, le son prend de l'ampleur, le volume augmente, les sonorités se font plus techno au son des grenouilles. Nous restons immobiles et fixons toujours les personnes dans les yeux.

~~~~~

Comment disperser des danseureuzes dans une forêt ?

Il faut devenir arbre. Se camoufler. Je deviendrai personnellement hêtre. Je veux hêtre mieux que vous autres je veux hêtre dans la cathédrale d'arbres qui accueille les râles, les flics disent « musique de sauvage » moi je me rappelle pourquoi j'aime me recueillir dans le sombre des forêts. Comment disperser des danseureuzes dans un ruisseau ? Les laisser devenir filet d'eau, pierre d'écaille de tortue, humus, lichen perdu sur la roche. Se fondre dans l'eau, se palmer en grenouille, s'engrouiller dans la terre, se terrer avec les renards, attendre que le temps passe en tanière. Se tanner la peau au son des basses. Fumer une fougère. Peut-être attendre encore, l'aube est loin. Laisser revenir le chant des oiseaux. On attend la fin des perquisitions des branches craquées des bâches remballées contrôles d'identité mais plus personne n'est réellement humain·e·x ici. Pas reconnaissable sur la photo. Ma peau est écorce.

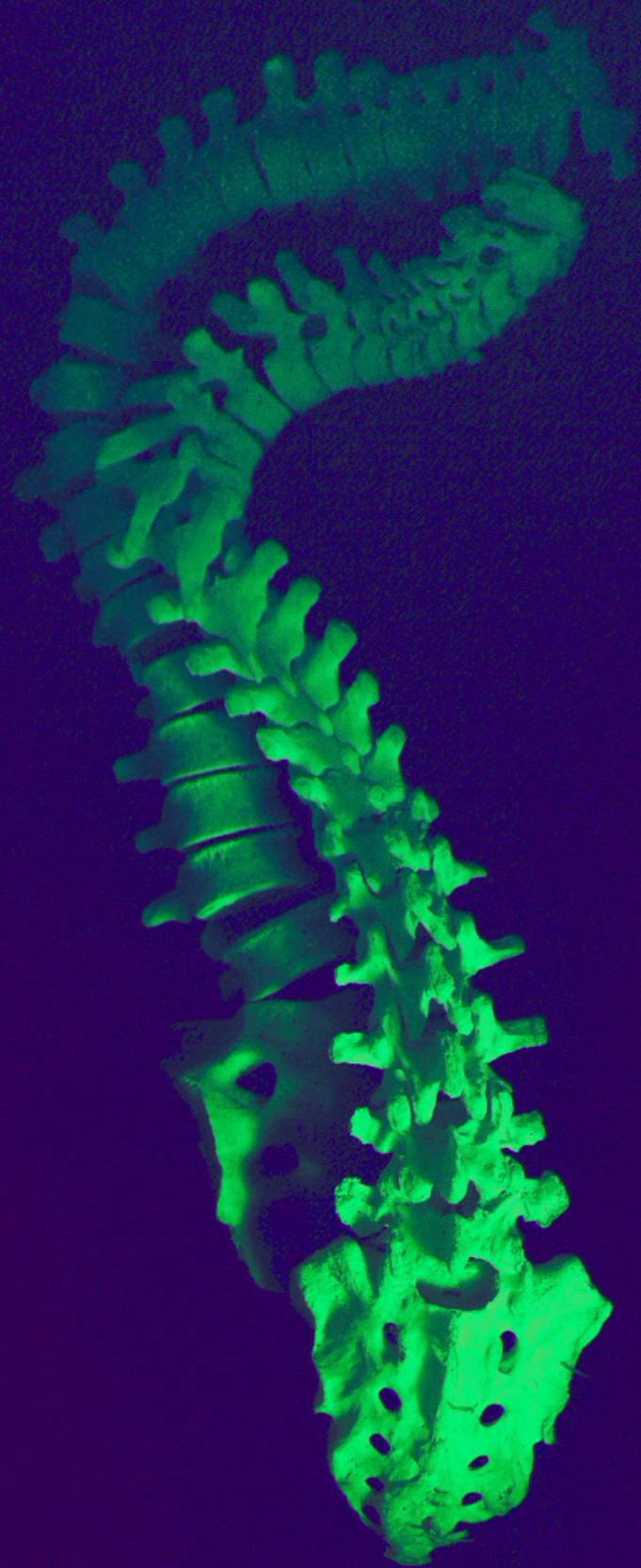
Les paillettes sont devenues terre. J'ai enfoncé les mains dans l'humus j'ai fui les chiens en haut des branches. Tout le monde s'est terré. Les flics ont dû abandonner : dur de se battre contre des brins d'herbe, contre des renards, contre des louves, contre des coléoptères, des fourmilières, des abri-bus en noisetier, des remparts en orties. Après un instant de recueillement nous sommes de la tanière, nous avons regagné nos manières humaines, nous avons le son. La forêt accueille nos fêtes comme un temple. Nous dyonisons ensemble l'interaction pourrait être moins brutale, plus écologique, nous devrions réfléchir aux animaux non-humains comme à nos partenaires, à nos danseureuzes alliays, marquer qu'iels nous accueillent avec plaisir. Mais trop souvent on n'utilise l'argument écologique pour nous faire taire, ne pas faire tard, pour la représentation des espaces festifs non-marchands, ouvert·e·x·s à tou·x·te·s. Marre des bottes de flics qui écrasent les fougères. Nous nous révisions altermondialistes risant·e·x·s, dansant·e·x·s pour oublier la peine, pour communier ensemble, réparer les souffrances. Nous savons que le temps ne se suspend pas que l'espace de toutes les oppressions mais La répression

Au nom
De cela
N'est pas
Tolérable.

La nuit doit être à nous.

**Valentine Bovey, Al S. Gutierrez
et Julie Wuhrmann, aka
Les Grouilles**





La plongée t'a plu ?

Mets tes palmes est une revue indépendante qui a pour but de rester accessible à toutes en proposant ses numéros à prix libre. Si tu as aimé celui-ci et que tu souhaites encourager la parution de prochaines revues, n'aie pas peur de te mouiller, fais un don ! Cela nous permettra de continuer à faire des longueurs.

Tout soutien est bienvenu et restera anonyme

Pour indication, le prix d'impression d'un exemplaire est de **7.50 fr** le prix conseillé est de **12.-** et le prix de soutien est de **20.-**

Si tu souhaites recevoir les trois prochains numéros, à la maison, tu peux souscrire un abonnement en nous envoyant tes coordonnées complètes à metstespalmes@gmail.com ainsi qu'en effectuant le paiement sur notre compte bancaire ou via Twint.

Le prix de l'abonnement standard est fixé à **45.-** (frais de port compris)
Le prix de l'abonnement de soutien est fixé à **75.-** (frais de port compris)

CH24 8080 8008 1294 8731 9
Nom **Association Mets tes palmes**
Adresse **1800 Vevey**
Communication **Don / Abonnement**

Paiement via Twint

Effectuez un paiement avec TWINT !

Scannez le code QR avec l'app TWINT

Confirmez le montant et le paiement



**Mets tes palmes
Revue féministe***

metstespalmes@gmail.com

Instagram @mets.tes.palmes

Facebook @metstespalmes

Issuu www.issuu.com/metstespalmes

Rédaction

Valentine Bovey, Angela Neves,
Mathilde Fragnière, Al S. Gutierrez,
Julie Wuhrmann, Suzanne Badan,
Judith Layaz, Chloé Luthier,
Laura-Marie Berner

Corrections

Valentine Bovey, Mathilde Fragnière,
Julie Wuhrmann, Suzanne Badan,
Marie Brocher, Angela Neves,
Chloé Luthier

Sources

Suzanne Badan, Amélie Huguenin,
Marie Brocher

Production et graphisme

Al S. Gutierrez, avec l'aide de
Julie Wuhrmann et Marie Brocher

Illustrations et photographies

Julie Wuhrmann (pp. 5, 6, 29, 30, 31, 32, 38,
40, 3^{ème} de couverture)

Marie Brocher (pp. 17, 21, 27, 49, 53, 55)

Al S. Gutierrez (1^{ère} de couverture, pp. 29,
32, 44, 56)

Artistes invité·e·x·s

Isae @isacollages (2^{ème} de couverture)

Nora Olivares @no.ra_o (p. 13)

Thaïs Reichler @strohman (p. 25)

Salome Crouzet @__salomecrouzet__
(p. 46)

Impression et façonnage

Imprimexpress Sarl
Rue des Moulins 17
1800 Vevey

Tirage

500 exemplaires

Achévé d'imprimer le 15 novembre 2022



—
Tout ça pour ça ?

—
à jamais festive

—
courage et temesta

—
***Freed from desire,
mind and senses purified.***

—
Apéro?

—
J'espère revenir vampire.

—
hâte de voir la suite

—
Mieux ici qu'avec un cismec.

—
enfin du silence
—